

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Sommaire: — Enigme. — Notice biographique de Jean Reboul, le poète boulanger de Nîmes. — FEUILLETON : Le champion de la reine. — Le médecin des voleurs. — Le panier de pommes. — L'agiotage. — LITTÉRATURE CANADIENNE : Une esquisse de mœurs (suite). — Impressions de voyage. — Faits divers. — Histoire de la semaine.

10. — Charade.

Mon premier commence l'amour,
On le voit dans le mariage,
On le trouve dans un tambour,
Il est toujours avec le sage ;
Il ne peut sortir de Paris,
Qu'aussitôt Paris ne soit pris.
Sans lui point d'agrément, de plaisir ni d'appas ;
Et personne sans lui ne saurait faire un pas.
Il se plaît avec les oiseaux,
Il est dans l'air et dans les eaux,
A la tête d'une arlette,
Dans le cours d'une chansonnette,
Il est encor dans un ballon.
Mon second, non moins drôle, est au bout d'un bâton,
Il est dans le milieu du monde :
Jamais dans l'eau, toujours dans l'onde,
Et sans cesse avec une reine
Il a deux jambes dans la Seine,
Quatre pieds dans un anneau,
Et deux bras dans un manteau.
Mon tout fait la moitié d'un ange,
Fait le tiers de la France, le quart d'une Anglaise,
Il est au centre d'une orange.
Amis, que je vous mette à l'aise :
Pour me trouver plus aisément,
Pensez un an.

[Le mot de cette énigme au prochain numéro.]

Le mot de l'énigme 8e insérée dans le dernier numéro est "silence."

Le lecteur, en lisant l'énigme 9e insérée aussi dans le dernier numéro, aura dit plus d'une fois : peste de l'animal!

Le mot de cette énigme est "animal" pris génériquement.

Jean Reboul.

C'est le privilège des beaux vers d'exciter de vives émotions et d'attirer l'attention sur le poète qui les écrit. Ce privilège, aucun ouvrage peut-être, à notre époque, n'en a mieux et plus légitimement joui que ce livre dont nous offrons au public une sixième édition.

Depuis le jour où, par l'indiscrétion d'un ami, *l'Ange et l'Enfant* parut dans la *Quotidienne*, la curiosité des lecteurs frappée du contraste entre le caractère de l'œuvre et la condition de l'auteur, n'a cessé de s'enquérir de lui, de tout ce qui se rapporte à lui. Les intelligences les plus élevées et les plus ingénieuses se sont, en quelque sorte, disputé le plaisir d'analyser ce problème social et de raconter les développements de ce phénomène. Grâce à leurs travaux, nous pouvons aujourd'hui contenter ce désir de connaître, rarement satisfait pendant la vie d'un écrivain ; car c'est une circonstance heureuse dans la fortune littéraire du poète nîmois d'avoir vu son existence modeste mise en lumière ; l'intérêt

pour l'œuvre s'est accru de tout l'intérêt que mérite une carrière honorablement remplie.

Jean Reboul est né le 23 janvier 1796. Son père, que conduisit au tombeau une lente et pénible maladie, exerçait la profession de serrurier ; l'honnête aisance qu'il s'était acquise lui permit de donner à son fils quelque éducation. Jean Reboul fut donc placé dans un pensionnat de Nîmes et vint y chercher ce qu'il fallait de science pour une profession manuelle. On enseignait là ce qui s'apprend aujourd'hui dans nos écoles primaires du premier ordre. Mais nous devons avouer qu'à cette époque le poète futur ne se distingua par aucun de ces traits précoces qui révèlent tout d'abord les intelligences supérieures.

À l'âge de treize ans, Reboul fut employé pendant quelque temps à des transcriptions chez un avoué ; mais le métier de copiste n'allait guère à son âme ardente, et ne pouvait d'ailleurs lui assurer un avenir.

Sa mère, restée veuve avec quatre enfants, se vit dans l'obligation de restreindre ses dépenses. Le moment était venu de songer sérieusement à choisir un état : Reboul se décida pour celui de boulanger.

Marié de bonne heure, il perdit sa première femme après quelques mois de mariage. Une seconde union ne lui donna encore qu'un bonheur peu durable.

Dans la condition que lui imposait la mauvaise fortune, le goût de la lecture lui vint ; et, sous cette culture toutespontanée, toute libre, et partant plus fructueuse, son instinct poétique s'éveilla, et se manifesta bientôt par diverses productions.

Dès l'année 1820 Reboul était membre d'un cercle de joyeux vivants. Ils se réunissaient dans un café vis-à-vis l'Esplanade, où Nîmes voit, dans les soirées d'été, se dérouler en longues théories une population de gais promeneurs. La jeunesse nîmoise est vive et alerte ; elle jette les saillies par larges ondées, et l'on sent en elle l'ardeur méridionale. Ce fut là que se révéla d'abord la verve poétique de Reboul. Entre un verre de bière et un cigarre, il y composa des chansons et des satires qui ne sortaient pas de ce cercle ami. Comme point de départ curieux à connaître, comme contraste avec la gravité qui devint plus tard le caractère de son talent, nous allons transcrire ici quelques fragments de ces premières productions, en priant nos lecteurs de ne point en oublier la date.

CHANSON CHANTÉE DANS UNE RÉUNION DE CHANSONNIERS.

AIR : *Si le roi m'avait donné.*

Auteurs de plus d'un couplet
Rempli de finesse,
Aujourd'hui mon flageolet
Montre sa faiblesse,
Et votre orchestre charmant
S'augmente d'un instrument
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

Loin celui qu'un coup de vin
Jette dans l'ivresse,
Qui d'un tranquille festin
Trouble l'allégresse !
Mais viennent ces gais lurons
Qui vous valent vingt flacons
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse !

Au diable les gens qui font
Bruit d'une largesse,
Dont l'aumône est un affront
Fait à la détresse !
Mais vive, vive tous ceux
Qui donnent aux malheureux
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse !

De petits, petits enfants
Nous font la promesse
De vaincre les vieux géants
Des bords du Parnasse ;
Chaque jour sous leurs efforts
Ils nous les donnent pour morts
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

Si j'ai cousu mon refrain
Avec maladresse,
Plus d'un critique malin,
En lisant ma pièce,
Dira : Ce petit écrit
Est d'un homme plein d'esprit
Sans que ça paraisse,
O gué,
Sans que ça paraisse.

UN DUEL.

Quand pour un histrion sur la scène interdit,
Qu'une enclabe siffle et qu'une autre applaudit,
La Discorde au collet saisit deux de nos braves,
Comme les flots des mers par degrés furieux,
Un mot piquant succède au mot injurieux.
" Jusques au dernier sang, disent-ils, point de grâce !
Il faut que l'un des deux périsse sur la place !
Partons ! " On part, on vole, on est sur le terrain ;
Les habits sont à terre et les glaives en main.
On les croise... A l'aspect des pointes meurtrières,
Sur leurs fronts pâillants se dressent leurs crinières.
Environnés d'amis, ils ne s'attendaient point
Qu'on laissât arriver la querelle à ce point :
D'un œil impatient regardant en arrière,
Ils maudissent, trop tard, leur audace première ;
Quelques moments encor, et l'on verrait à nu
De la peau du loin le baudet revêtu.
Mais l'un des assistants, grand chercheur de lippées,
Gravement se présente entre les deux épées :
" De ce combat, dit-il, interrompez le cours ;
La bravoure est, hélas ! si rare de nos jours ;
Conservez-vous, amis, afin que nos hommages
En retrouvent en vous deux vivantes images.
Vous avez acquitté ce qu'exigeait l'honneur ;
Votre cœur s'est montré dans toute sa grandeur.
S'il ne pouvait pourtant vaincre toute sa haine,
Je vous proposerais une plus douce arène :
Accourons chez Durand (1), et que chacun de vous
Sur un dindon truffé décharge son courroux.
Là, dans tous les défis, l'arme est une fourchette,
Le rival un ami, le combat une fête,
Et la palme à gagner est à celui des deux
Qui, pendant le festin, boit et mange le mieux.
Je donne un bon conseil, c'est à vous d'y souscrire."
Comme un noyé s'attache aux débris d'un navire,
Chacun des champions, déposant sa frayeur,
Accueille avidement l'avis libérateur,
Et, dans l'émotion dont son âme est ravie,
Semble tout étonné de se trouver en vie.

Tout, comme leur visage, a repris sa couleur ;
L'aspect ressuscité de la nature entière
Leur sourit de splendeur, de grâce, de lumière ;
Le vert de la prairie est plus frais, plus riant ;
Le ciel est plus serein, le soleil plus brillant ;
L'air est plus parfumé, la route plus aisée.
A qui sort d'un enfer tout semble unlysée.

Cependant on arrive... A cet auguste aspect,
On demeure longtemps saisi d'un saint respect.
Là, le front allumé des feux de sa cuisine,
Repose de Durand la majesté divine ;
Là Durand, à la fois grand-prêtre et déité,

(1) Célèbre traiteur de Nîmes.

D'une nouvelle ardeur chaque jour transporté,
 Sublime pourvoyeur des forces digestives,
 Fait à mille gibiers passer les sombres rivets.
 Véritable séjour de tout contentement,
 Délicieux Eden pour le riche gourmand,
 Aiguillonnant enfer du gastronome avide
 Qui, comme son gousset ayant l'estomac vide,
 Humme, en passant, des plats les stériles vapeurs,
 Prodiges à mes héros tes plus douces saveurs !
 Peut-être quelque haine encor les accompagne :
 Que la paix dans leur sein coule avec le champagne !
 Durant, combien de fois tes merveilleux travaux,
 Tes plats médiateurs ont uni des rivaux !
 Ah ! si tous les partis qui divisent la France
 Pouvaient venir chez toi rompre quelque abstinence,
 On verrait en un jour, grâces à tes talents,
 Ce que tous nos Sullys n'ont pu faire en dix ans.
 Au temps où nous vivons, ton art est plus utile
 Que ne peut le penser un vulgaire imbécile ;
 Aujourd'hui la cuisine est mère des grands noms ;
 La Gloire à ses fourneaux allume ses rayons ;
 Aujourd'hui, sans manger on ne saurait rien faire,
 On mange à l'Institut, on mange au ministère ;
 On délibère à table, et par un beau côté
 Les Français, à la fin, suivent l'antiquité.

Voilà, Durant, voilà ce que peut ta science !
 Connais par ses effets quelle est ton importance ;
 Reste toujours fidèle à ce noble métier.
 Puisse-tu longtemps vivre, vivre cuisinier !...
 Mais ton art, malgré moi s'emparant de ma lyre,
 De son premier objet éloigne mon délire ;
 J'abandonne Hiéron pour Castor et Pollux.
 Retournons aux héros dont je ne parlais plus ;
 Que mon sujet soit un. Montre-moi, je le prie,
 La salle qu'en entrant leur cohorte a choisie...
 La voilà !... Mais qui peut rendre un pareil tableau ?
 Ma main, ma faible main sent trembler le pinceau !
 Intrépides mangeurs, leur mâchoire indomptable
 Dévora en moins de rien ce qui paraît sur table ;
 Le fracas de leurs dents doit s'entendre au dehors ;
 Et, luttant à l'envi de lachiques transports,
 Chacun d'eux, opérant merveilles sur merveilles,
 Dans sa soif héroïque a vaincu dix bouteilles...

O mes amis, buvons !... J'ai fatigué ma voix,
 J'ai séché mon gosier à chunter vos exploits...
 Buvons !... Encore un coup ! à la santé des braves
 De toutes lois d'honneur magnanimes esclaves !
 Surtout à la santé du buveur triomphant
 Inébranlable encor quand tout est chancelant !

Nîmes, 1820.

En lisant ces vers où tant de verve comique abonde, en songeant au caractère si différent des accents que, depuis cette époque, la même voix a fait entendre, on se prend d'abord à réfléchir tristement sur les vicissitudes de la destinée humaine ; mais lorsqu'on voit ensuite combien le poète s'est élevé dans les afflictions, on se console, on adore les décrets suprêmes, et l'on accepte avec courage cette lutte où l'âme se développe dans tout son éclat, dans toute sa grandeur divine.

Un membre de la société où furent lues ces joyales inscriptions fit représenter un vaudeville sur le théâtre de Nîmes, et pria Reboul d'écrire, pour la joindre à cette pièce, une cantate sur la guerre d'Espagne. La cantate fut chantée aux grands applaudissements du public, et révéla aux Nîmois un vrai talent poétique. Elle se terminait par cette strophe :

Jadis le fier Ibérie
 Nous reprochait une défaite ;
 Le monde aujourd'hui n'a plus rien
 Qui n'ait subi notre conquête.
 Des preux tombés à Roncesvaux
 Que l'ombre sanglante s'apaise ;
 Nous triomphons sur leurs tombeaux ;
 La victoire est encor française !

La solitude plusieurs fois renouvelée autour de lui par la perte d'un père, d'une mère et de deux femmes, toute cette série de douleurs domestiques qui se déployaient auprès du cercueil durent tourner l'esprit de Reboul vers les tristes méditations et faire vibrer la corde plaintive. Les révolutions politiques entraînèrent bientôt son imagination dans des voies nouvelles, et lui donnèrent ces teintes sérieuses et mélancoliques qui sont restées le caractère de sa poésie. En 1828 la *Quotidienne* publia et divers journaux répédèrent l'ange

et l'Enfant avec d'unanimes éloges. Nul chant de Reboul n'a trouvé autant d'admirateurs ; la peinture, la musique et la sculpture se sont inspirées à l'envi de cette composition d'un sentiment si religieux et si pur que l'on croit voir, à travers la transparence de la pensée et des vers, la rayonnante et douce figure de l'enfant. M. de Lamartine, étonné, applaudit par une *Harmonie*, et chanta le *Génie dans l'obscurité*. Reboul répondit, et ce fut entre les deux poètes un noble échange, une jointe courtoise dignement soutenue. Dans quelques-unes de ces lignes qui jettent la gloire sur un nom M. de Chateaubriand s'est plu à mettre en lumière celui du poète-boulangier.

En 1835 M. Alexandre Dumas, passant à Nîmes, vint le visiter, annoncé par une lettre de M. le baron Taylor. Il a écrit lui-même avec l'esprit et le talent dramatique qui le distinguent cette visite où, ravi des beaux vers que Reboul exhuma pour lui de son modeste secrétaire, il le décida à publier son premier recueil. Ce volume parut en 1836 sous les auspices de M. de Lamartine et de M. A. Dumas ; il a eu cinq éditions, aujourd'hui complètement épuisées.

Un jour du mois de juillet 1839, l'auteur des *Martyrs*, visitant quelques cités du Midi, poussait une reconnaissance jusques à Cannes afin d'étudier, pour les décrire dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, les lieux où Bonaparte débarqua aux Cent-Jours.

A Nîmes, M. de Chateaubriand, avec la courtoisie et la grâce du génie, s'empressa de conduire sa muse vers celle de son humble frère en poésie. Quand le secrétaire de l'illustre voyageur demanda Reboul, ce fut le boulangier lui-même qui vint répondre et donner son honneur, celle où commence un peu de repos après le labeur de la journée. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit sur la carte qui lui fut remise le grand nom de Chateaubriand ! Il se confondit en excuses et se hâta de retenir le noble visiteur.

Au mois d'avril 1839, Jean Reboul vint à Paris publier son poème du *Dernier Jour*. Paris l'étonna sans l'éblouir. Accueilli, fêté par les écrivains les plus célèbres et plusieurs des notabilités de notre époque, il parut dans de brillants salons, et retourna bientôt avec bonheur à sa laborieuse existence, à ses anciennes habitudes. A Nîmes sa vie est retirée ; il s'est fait une loi de n'accepter aucune invitation. Il n'en est pas moins connu et aimé. Son intimité se compose d'hommes du barreau, d'ecclésiastiques, de jeunes gens dont quelques-uns sont poètes.

Ainsi qu'on en peut juger par le portrait placé en tête de cette édition, Reboul paraît doué d'une constitution robuste ; ses épaules sont larges, un peu voûtées ; il a quelque lenteur dans la démarche. Sa tête, dont les lignes sont nobles et distinguées, porte les rides du travail, surtout au front, que couronne une abondante et noire chevelure. Ses yeux, qu'ombrage un épais sourcil, sont de ces yeux puissants et veloutés faits pour exprimer l'amour ou la haine, comme le dit A. Dumas. Quoique grave et austère, sa figure est d'une grande mobilité, et ne peut être parfaitement comprise qu'après avoir été vue au jour d'impressions diverses. Il cause peu et bien. Il fume beaucoup, et plus d'une fois les soucis du jour s'envolent avec les ondulations de la fumée qui appelle la rêverie et les songes menteurs. Il est parfois distrait ; sa conversation s'anime souvent d'une pointe d'aimable gaieté et d'inoffensive plaisanterie ; c'est un homme foncièrement juste et mesuré. Sa diction est lente et sentie ; lorsqu'il lit, s'n

bras s'étend, sa main se ferme, à l'exception de l'index, qui suit le mouvement de la pensée et du vers. M. Dumas est d'une ingénieuse fidélité lorsqu'il décrit le travail de la boutique, le costume du maître, *costume très-simple, mais très-propre, et tenant un milieu sérieux entre le peuple et la bourgeoisie*. Il est fidèle historien quand il rappelle le *petit escalier tournant situé dans un angle de rue, puis le grenier sur le plancher duquel est amoncelé, en tas séparés, du froment de qualités différentes, les petites vallées que ces montagnes nourricières forment entre elles, et, au bout de dix pas la porte d'une chambre dont la simplicité est presque monastique ; des rideaux blancs au lit et à la croisée, quelques chaises de paille, un bureau de noyer, un crucifix d'ivoire, un modeste canapé, formant tout l'ameublement*.

Cette chambre si simple a reçu bien des visiteurs illustres ; elle a vu arriver bien des hommages de livres ou de lettres aux seaux armoriés. Autour du cadre d'une glace brillent des cartes de hauts personnages, de princes étrangers et d'écrivains distingués.

Ses lectures favorites sont la Bible et Corneille. Il professe une admiration particulière pour la littérature espagnole, et cite avec enthousiasme des fragments du roman ero du Cid.

Pour lui la poésie n'est pas une affaire d'art ou d'intérêt, mais une sainte mission ; c'est encore une amie à laquelle il ne confie les secrètes pensées de l'âme et l'exubérante affection du cœur qu'aux seuls jours où elle est souriante et où l'esprit souffrant sent le besoin de sa causerie.

Entouré d'imposantes ruines, Reboul se plaît à visiter ces témoins d'une civilisation disparue ; il fait avec amour les honneurs des Arènes par lui chantées, et respire à l'aise sous les vastes ombrages de la fontaine.

Aux jours qu'il peut consacrer à de poétiques pèlerinages, il va saluer le pont du Gard, les monuments d'Arles, ou s'achemine vers Aigues-Mortes.

Sa poésie a toujours un but utile et élevé. On y reconnaît ce qui fait le chantre inspiré, le *vates* à l'esprit divin, à la voix retentissante. Il nous rappelle ces hommes antiques qui portaient haut la tête, sentaient ruisseler dans leurs veines un sang généreux, et avaient une âme élégiaque pleine de compassion pour les misères de l'humanité. Son premier recueil, parfaitement en dans sa tendance, est varié dans la forme et dans le choix des sujets. Il ne nous semble pas que J. Reboul ait jamais voulu suivre les traces d'aucun maître ; c'est en gardant son indépendance qu'il a surtout mérité de fixer les regards.

La critique lui a reproché de ne pas faire entendre des accents auxquels on pût reconnaître le barde échappé des rangs du peuple ; elle eût voulu que le boulangier se révélât surtout dans ses vers. Il ne pouvait en être ainsi. Le poète a bu, comme tant d'autres, aux tristes sources des la science ; c'est un homme mûri au soleil de la civilisation des grandes villes ; il a lu et médité. Il plonge le regard dans l'histoire avec une vive pénétration, et prononce sur les hommes et sur les choses des jugements d'une grande sagesse.

Nous avons textuellement emprunté ces détails biographiques et la plupart de ces appréciations à la *Galerie de la Presse*, et surtout à l'intéressant travail publié à Lyon par M. Collombet. Un artiste distingué de la même ville, M. Périn, a reproduit avec un rare bonheur et une grande habileté les traits du poète sur une médaille en bronze.

D'autres voix poétiques sorties des rangs du peuple sont venues s'unir à celle du bou-

l'anger de Nîmes. Jean Reboul aura eu la gloire d'être le précurseur de cette émancipation dans laquelle M. de Lamartine a vu en se réjouissant " l'égalité des intelligences, lorsque Dieu et la nature les ont faites égales, se manifestant dans les lettres ; les nobles études appolant tous à tout, élevant le niveau commun, confondant les classes, faisant vivre du même pain intellectuel tous ceux qui vivent du même pain du jour, et réalisant dans le domaine de la pensée cette république des intelligences où les droits ne sont que des dons de Dieu, où les fonctions ne sont que des services, où la dictature n'est que du génie."

Ce qui doit encore frapper et réjouir le sage en écoutant ces voix populaires, c'est la pureté de leurs accents. Lorsque tant d'autres, avec des motifs de bénir, maudissent et blasphèment, du sein de leurs privations et de leurs angoisses journalières, ceux qui ont su partager leur vie entre les humbles travaux manuels et la noble culture de leur esprit n'élèvent que des chants de louanges, d'austère morale et de pieuse résignation. C'est un heureux symptôme, qui doit nous consoler de bien des plaies actuelles et fortifier notre foi dans l'avenir. A.

FEUILLETON.

Le champion de la reine (1268.)

C'était déjà une brillante époque que le milieu de ce 13e siècle, où Thibaud, comte de Champagne, et Henri III le Débonnaire, duc de Brabant, rappelaient chez leurs heureux peuples les muses et le goût, en composant, sous la pourpre souveraine, de joyeuses chansons. Thibaud recherchait les enfans de la science ; Henri le Débonnaire attirait à sa cour les trouvères et les poètes, parmi lesquels jouissait d'un éclat qui n'a point péri l'ingénieur collecteur du *romans de Berthe aux grands pieds*, Adénèz, que son prince investit de la dignité de roi des ménestrels. Saint Louis, digne contemporain de ces deux monarques, entourait le trône de France de savans et de sages. C'est en son palais que saint Thomas d'Aquin, qui portait ses sublimes distractions jusqu'à la table royale, s'écria, en poursuivant dans son âme un raisonnement qui le préoccupait malgré lui : "Voilà qui est concluant contre Manès."

Louis IX fit appeler aussitôt un de ses secrétaires, pour écrire, sous la dictée de Thomas, la puissante idée dont la présence venait de se révéler aussi vivement.

Thomas d'Aquin, la lumière de son siècle, élève immortel d'Albert le Grand, aussi illustre par l'étendue de sa science et la profondeur de son génie que par la sainteté de sa vie, Thomas était à la fois l'ami de Louis IX et de la pieuse Alix de Bourgogne, épouse de Henri le Débonnaire, duchesse de Brabant. C'est à cette princesse, devenue veuve et dès lors uniquement occupée de l'éducation de ses enfans, qu'il dédia son traité du *Gouvernement du Prince*.

Le duc de Brabant, Henri III, était mort à Louvain le 28 février 1261. Jean 1er, son second fils, lui succédait, l'aîné, qui s'appelait Henri, ayant été jugé incapable de soutenir le poids du sceptre. Jean 1er était un prince dont l'âme s'ouvrait à tous les sentimens généreux ; sa bravoure ne reculait devant aucune épreuve ; on admirait sa royale franchise, son esprit chevaleresque et aventureux. Tout ce qui était noble et grand le frappait. Il n'entendit pas en vain les blôges que l'Europe accordait à Louis IX ; il voulut voir ce monarque si vertueux, si vaillant, si héroïque et si simple, dont l'âme était si belle et l'as-

pect si imposant que les Sarrasins, dont il était alors le captif, s'étaient jetés à genoux en le proclamant leur roi. Il alla donc à Paris.

Il admira Louis IX, qui lui sembla au-dessus de sa renommée ; il éprouva une noble sympathie pour Philippe-le-Hardi, fils intrépide du monarque français. Un sentiment plus vif encore l'occupa bientôt ; il ne put voir sans amour la jeune Marguerite de France, sœur de Philippe et fille de saint Louis. Il n'osa faire l'aveu de ce sentiment ; car les hommes de cœur sont timides ; mais, en rentrant dans son duché de Brabant, il reconnut bien qu'il avait laissé à la cour du saint roi son cœur tout entier. Cet amour s'accrut par l'absence. Jean redoutait tellement de se voir repoussé dans la recherche d'une si haute alliance, qu'il ne se décida pas même à ouvrir son âme aux encouragemens de son excellente mère. Mais il avait, dans sa jeune sœur Marie, une amie dévouée qui lui donna de l'espoir. La bonne princesse ne s'imaginait pas qu'on pût voir son frère Jean et ne pas l'aimer. Elle alla pour lui consulter à Nivelles une pieuse récluse, douée, disait-on, du talent de prévoir les choses de l'avenir, et qui était célèbre au loin sous le nom de *la Béguine de Nivelles*.

— Votre frère épousera une fille de roi, lui dit la récluse. Puis regardant au front de la jeune princesse : — Vous même, ajouta-t-elle, vous serez reine. Mais prenez garde : un grand péril vous menace.

Marie de Brabant s'en revint préoccupée. C'était en 1268 ; son frère avait dix-huit ans : elle-même en avait quinze. Encouragée par la prédiction, elle confia discrètement le secret des amours de Jean au poète Adénèz qui, depuis la mort de Henri le-Débonnaire, était toujours resté à la cour de Brabant, enseignant les belles-lettres aux enfans de son souverain. Le roi des ménestrels n'hésita pas un instant ; il écrivit une lettre pathétique à saint Thomas d'Aquin : et, au mois de mars de l'année 1269, Jean 1er reçut du saint docteur une missive consolante, qui lui annonçait que le roi Louis IX voulait bien lui donner en mariage la princesse Marguerite, sa fille chérie, dans la confiance que Dieu bénirait cette union ; car Louis était aussi bon père de famille qu'excellent monarque.

Jean de Brabant se sentit renaître ; sa gaieté reparut ; son âme se réveilla. Il se hâta de se rendre à Compiègne avec sa bonne sœur et son poète. Le roi de France y amena Marguerite ; et le mariage se célébra avec une pompe modeste.

Après que saint Louis eut donné ainsi un appui à sa fille, il fit son testament et repêcha la route de l'Afrique, toujours dominé par l'espoir de civiliser ce monde avec l'étendard de la croix. On sait qu'il mourut de la peste dans les plaines de Tunis, sans doute consolé par la douce prévision qu'un jour ces plages barbares seraient soumises aux chrétiens. Pendant que les ennemis mêmes de ce grand homme le pleuraient, un héraut cria, d'une voix émue, le vieux cri national : — Le roi est mort ! Vive le roi ! — Et le 25 août 1270, Philippe-le-Hardi, sur la page africaine, fut salué roi de France. Il ramena à Paris, dans un long cortège de deuil, les saintes dépouilles de son père, qu'il porta lui-même à Saint-Denis sur ses épaules royales, ne voulant pas qu'aucun autre se chargeât d'un si cher fardeau. En détestant le sol cruel qui lui avait ravi un si bon père, Philippe ne voulut plus quitter la France, ni le château de Vincennes, que saint Louis avait toujours affectionné, ni le vieux chêne au pied duquel le bon roi avait si long-tems rendu la justice à tous.

L'année suivante, une autre perte vint dé-

soler le cœur de Philippe-le-Hardi : Isabelle d'Aragon, sa femme, mourut, lui laissant quatre fils, Louis, Philippe, Charles et Robert. Le prince cacha ses larmes dans la solitude ; il n'avait pour témoin de son affliction que son valet de chambre, Pierre Labrosse, homme adroit, qui lui servait de barbier et de chirurgien, pansant ses blessures dans les batailles et se rendant utile de mille manières avec une extrême habileté. Il parut prendre part à la douleur de son maître, hasarda quelques consolations, fit diversion à sa peine en lui amenant à propos ses enfans, et se rendit très-rapidement indispensable à Philippe, qui le crut son chambellan, le fit baron de Luxeuil, et le chargea de ses ordres pour le gouvernement de l'état ; car pendant long-tems il ne voulut voir personne. Labrosse devint donc insensiblement favori, tout-puissant, premier ministre. Mais l'ambition n'est jamais une passion innocente ; instrument souple et docile devant le souverain, Labrosse prit de l'insolence avec les grands, qui supportaient mal le joug d'un parvenu de si bas étage.

Trois années s'écoulèrent. Le tems, ce grand médecin de toutes les douleurs humaines, parvint à fermer les plaies de Philippe. Comme il était fort jeune encore, on l'engageait de toutes parts à prendre une autre épouse. Les seigneurs espéraient qu'une jeune reine balancerait au moins l'influence de Pierre Labrosse, et ils ne cessent de proposer tous les jours divers partis à leur roi.

Philippe ne se décidait pas. Un jour pourtant qu'il était assis tout pensif devant le portrait de sa sœur Marguerite, la duchesse de Brabant, il se ressouvint tout à coup du brave duc Jean, son ami, et de sa sœur Marie de Brabant, qu'il avait vue à Compiègne ; il se rappela comment son père Louis IX avait paru chérir cette jeune fille, comment il avait vanté son esprit et ses grâces, comment il avait pris plaisir à reconnaître en elle une âme grande et pure. Elle l'avait frappé aussi ; mais alors, engagé dans les liens du mariage, il s'était arrêté dans son admiration aux limites que lui imposait sa rigide vertu. Il ne balançait pas ; il envoya secrètement un ambassadeur en Brabant. Marie, à qui sa belle-sœur ne cessait de peindre sous les plus nobles couleurs le cœur de Philippe, ne se le rappelait pas non plus sans bienveillance. Le mariage du roi de France et de Marie de Brabant se célébra donc avec splendeur, dans le château de Vincennes, au mois d'août de l'année 1274.

Ainsi les deux premières prédictions de la béguine de Nivelles étaient accomplies.

Ce que les seigneurs français avaient espéré arriva bientôt. Philippe, épris de sa jeune et vertueuse épouse, fut dès lors moins livré à son favori. Marie de Brabant était une de ces femmes accomplies qu'on n'aime pas à demi. Belle et naïve, pieuse et douce, spirituelle sans causticité, gaie sans malice, elle aimait les arts et les fleurs. Les jardins de Vincennes se parèrent, par ses soins, de lauriers roses, d'orangers, de tulipes et d'une foule de plantes jusque-là étrangères au sol de Paris. Dans le château, elle variait ses délassemens entre la musique, la peinture et la poésie ; elle avait amené avec elle le fidèle Adénèz, qui composait alors les curieux romans de *Cleomatis* et d'*Ogier-le-Danois*, et qui préparait le beau poème de *Berthe*. Du reste, il avoue lui-même, dans un de ses épiques, que ses poèmes sont moins son ouvrage que celui de sa bonne maîtresse Marie de Brabant et de Blanche, jeune dame que l'histoire ne désigne pas autrement, mais que la conformité de goûts avait rendu l'amie et

la compagne inséparable de la reine de France.

Philippe, de jour en jour plus affectionné à la jeune reine, chérissait tout ce qui pouvait lui plaire, ses fleurs, ses tableaux, et son ménestrel Adénèz. Il accordait tout à ses demandes, et Marie employait son influence à réparer le mal que faisait Pierre Labrosse.

Elle eût pu aisément le renverser de son poste éminent, si elle eût voulu faire de l'intrigue; mais elle se bornait à ses devoirs d'épouse et de mère, car elle venait de donner un fils au roi. Philippe, dès lors sembla partager sa tendresse entre sa femme, Louis d'Évreux, le premier enfant qu'elle mettait au monde, et Louis de France, fils aîné de sa première épouse. Ce jeune prince, qui devait hériter du trône et qui avait bientôt 10 ans, donnait, par la vivacité de son esprit et l'excellence de son cœur, les plus hautes espérances. On ne lui trouvait qu'un tort, c'est que (par l'effet sans doute d'un instinct qu'on ne saurait définir) il ne pouvait souffrir Pierre Labrosse.

Un autre léger chagrin du roi était causé par une sorte de défiance que son ministre semblait montrer pour la reine. Cet homme, avec son ame basse, se figurait sans cesse, parce qu'il le méritait, que la reine le perdrait un jour. Des bruits couraient aussi, peu surprenans alors, contre les habitudes de Marie de Brabant, qui, s'occupant quelquefois de physique et de sciences curieuses, passait, dans l'esprit de certaines gens, pour une jeune magicienne. On se disait même à Poreille qu'elle avait fusciné, par la puissance de la sorcellerie, le cœur de son époux, et que les fleurs étrangères cultivées par elle à Vincennes servaient à ses enchantemens.

Philippe riait de ces accusations; mais la défiance de son favori à l'égard de la reine et l'aversion de son fils pour Labrosse ne laissaient pas de l'affecter. A part ces deux circonstances, Philippe était heureux, lorsqu'un événement affreux vint lui déchirer l'ame, sans que le moindre pressentiment l'eût fait craindre, et dans le tems même où il saluait avec ivresse le beau printemps de l'année 1277.

Un matin, il n'y avait pas une heure qu'il venait de quitter son fils aîné, ce jeune prince si animé et si charmant: on vint subitement lui annoncer qu'il était mort. Il accourut, hors de lui, auprès du cadavre, ne pouvant croire à un coup si funeste. Il trouva tous les traits de son fils décomposés; les traces du poison se révélèrent; des cris d'horreur se mêlèrent aux larmes du désespoir.

La fureur paternelle demandait vengeance; d'offensantes rumeurs se répandaient sourdement, sans oser encore approcher des oreilles du roi. Le jeune prince avait déjeûné le matin avec Marie de Brabant; un reste de liqueur empoisonnée s'était trouvé dans la coupe où il avait bu; le laurier-rose et d'autres plantes inconnues avaient produit, disait-on, le venin magique.

Le soir de ce jour-là, devant les pairs assemblés, Pierre Labrosse, baron de Luxeuil, accusa formellement la reine Marie d'avoir empoisonné, comme marâtre, le fils aîné du roi, avec projet, sans doute, de faire mourir les trois autres, pour placer ses enfans sur le trône. Les soupçons de magie qui planaient sur la reine grandirent aussitôt. Philippe, que la douleur avait ébranlé, ne dit pas un mot pour empêcher Labrosse de donner des gardes à Marie de Brabant; et l'instruction de ce grand procès fut commencée par les pairs de France.

Les circonstances que nous avons indiquées parurent des preuves formidables; il y avait,

d'ailleurs, si peu de personnes qui eussent intérêt à ce crime, que les juges peu à peu furent amenés à en croire Marie coupable. Philippe, dans une grande perplexité, aimant toujours l'accusée, mais n'osant repousser l'horrible imputation, alla voir la reine dans sa prison. Ses préventions se dissipèrent au seul aspect de la princesse. Elle lui raconta les trois prédications de la récluse: le péril était venu. Le malheureux roi quitta la prisonnière, persuadé de son innocence. Mais comme, en se défendant, elle n'avait accusé personne, quand Labrosse l'assura qu'il était charmé par maléfices et sorcelleries, il le crut à son tour, imposa silence à son cœur, et laissa faire les juges.

Toutefois, lorsqu'il apprit que la reine était condamnée, comme meurtrière et magicienne, à mourir sur le bûcher, il ne voulut pas permettre l'exécution de cet arrêt de mort avant d'avoir consulté aussi cette béguine de Nivelles, dont le renom était célèbre en effet. On disait qu'à la science de prédire les choses futures, elle joignait le don de découvrir, sous leurs voiles épais, les secrets les plus cachés. Il lui envoya une ambassade de savans prélats et de pieux abbés, auxquels la sainte fille dit pour toute réponse: "Les juges ont mal jugé; pourtant la personne qui a fait le crime touche le roi de près."

Ces paroles un peu vagues jetèrent Philippe-le-Hardi dans de nouvelles incertitudes. Quelques historiens affirment qu'alors il alla lui-même incognito consulter la prophétesse. Mais, selon le plus grand nombre de chroniqueurs du tems, il se contenta de lui envoyer un second message, pour la prier de venir à Vincennes. Elle congédia les messagers en promettant de partir sous peu de jours.

La béguine de Nivelles, sachant que la vie d'une princesse de son pays était en péril, se mit en route en effet. Elle alla à pied, lorsque sur le chemin de Cambrai elle vit passer auprès d'elle, sur deux chevaux alertes, un jeune moine vêtu de blanc, accompagné d'un écuyer, et suivi d'une grande levrette. Le moine s'arrêta en reconnaissant le costume de la béguine, et lui demanda où elle allait.—A la cour de Vincennes, dit-elle.—Nous allons de ce côté-là, bonne sœur, reprit le moine blanc: fiez-vous à nous, si vous êtes pressée. Vos pieds vous conduiront moins vite que le palefroi de notre écuyer Gaspard.

Sans répondre un mot, la béguine s'approcha de l'écuyer, monta en croupe derrière lui, et les trois personnages galopèrent vers Paris.

Le roi attendait impatiemment la béguine, qui arriva enfin, ayant quitté ses guides aux portes de la capitale. Elle demanda à parler à la reine dans sa prison; après quoi, elle déclara devant les juges que Marie était innocente, mais que le coupable ne pouvait encore être découvert.

On s'était préparé à des prodiges; on ne vit dans le langage de la béguine qu'une bienveillance intéressée. Le roi, croyant avec douleur à la sorcellerie et aux enchantemens de son épouse, partit pour Paris, laissant aller à justice, mais recommandant aux pairs de ne point exécuter l'arrêt sans avoir consulté le jugement de Dieu.

On dressa donc aussitôt, devant le château de Vincennes, au milieu de l'avenue qui allait droit à Paris, un vaste bûcher. Les juges se placèrent sur une estrade; on amena la reine vêtue de noir; et le héraut cria: "Voici Marie de Brabant, accusée d'empoisonnement et de magie. S'il se trouve un chevalier qui veuille la défendre et combattre son accusateur, la lice est ouverte pour le jugement de Dieu."

Le silence seul répondit à ce cri, qui fut répété trois fois, d'heure en heure, pendant que

deux bons religieux consolèrent la victime, abandonnée de son époux, abandonnée même de son frère Jean, à qui elle avait écrit et qui ne lui avait pas répondu. La foule était morne; les bourreaux eux-mêmes gémissaient, lorsqu'au troisième cri, avant qu'on eût enlevé la reine des bras de Blanche, son amie, pour la porter au bûcher, la béguine de Nevers qui tenait ses regards fixés sur le chemin de Vincennes (ce chemin allait jusqu'à l'abbaye Saint-Antoine, aujourd'hui l'hôpital), aperçut au loin un mouvement qu'elle semblait attendre; elle se retourna aussitôt vers l'estrade, et s'écria: "Le moine blanc! pairs de France, voilà le jugement de Dieu!"

Tout s'arrêta un instant; et d'abord arriva comme un trait l'agile levrette; puis au grand galop l'écuyer de Cambrai, qui lança un gantelet de fer aux pieds de Labrosse, lequel était à cheval et tout armé pour soutenir l'accusation; puis, deux minutes après, le jeune moine blanc sur son bon cheval. Il rejeta son capuchon et sa robe, sous lesquels il fit voir à l'assemblée un chevalier armé de toutes pièces, la visière baissée.

—Juges du camp, dit l'écuyer, mon maître a comme vous instruit le procès. Au nom de Dieu, de St. Michel et de St. Denis, sur son ame et sa conscience, sur la part de paradis promise à sa foi de chrétien, il atteste devant vous et jure par la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, que la reine est innocente; et contre son accusateur, qui en a menti par la gorge, comme un félon et un lâche, le chevalier ici présent, armé de ses épérons d'or, sera le champion de celle que vous appelez la sorcière. Que Dieu lui soit en aide, comme sa cause est juste et sainte!

Le duc de Bourgogne et le comte d'Artois, qui se trouvaient parmi les pairs, étant venus reconnaître le chevalier et l'ayant déclaré gentilhomme, Pierre Labrosse ramassa le gant et entra en lice avec l'inconnu. Le combat, qui était un duel à mort, fut long et terrible. Si l'étranger était brave, le ministre de Philippe-le-Hardi était adroit. D'ailleurs, la victoire était d'autant plus difficile pour le jeune défenseur de la reine, qu'il ne voulait pas tuer le robuste accusateur avant de l'avoir contraint à se rétracter. Ce ne fut donc qu'après deux heures d'une lutte acharnée, que le chevalier inconnu parvint à renverser Labrosse, criblé de blessures, et à lui mettre le pied sur la gorge.

Alors l'infamé confessa que lui seul avait empoisonné le prince et voulu perdre la reine pour se débarrasser des deux obstacles qui gênent sa puissance. Il fut désarmé sur-le-champ, enmené la corde au cou et pendu à Montfaucon, pendant que le roi des ménestrels, ayant reconnu l'écuyer brabantin, était allé chercher à Paris Philippe-le-Hardi, qu'il ramenait dans les bras de sa femme. Philippe, désabusé, demandait pardon à la pauvre Marie, devant qui le chevalier inconnu, son brave champion, reparaisant bientôt, leva enfin sa visière.—C'était son excellent frère Jean de Brabant, prince qui prit sa part de soixantedix tournois. Il était loin de sa cour lorsqu'il avait reçu la lettre de sa sœur chérie; mais il était venu en toute hâte, et se réjouissait de n'être pas arrivé une heure plus tard.

(COLIN DE PLANCY.)

Le panier de pommes.

Il y a bien des années que, dans le plus beau château de tous ceux qui bordent la Seine, s'élevait une petite fille, jolie, spirituelle, adorée de son père, de sa mère, et fort doucement gâtée par ses grands parens; elle pouvait à peine parler, que déjà les grandes dames et de vieux messieurs, toujours parés, s'empres-

obéir, de satisfaire tous ses caprices; le génie des fabricans de joujoux s'exerçait chaque jour pour lui en inventer de nouveaux. C'étaient des soins, des caresses, des présens, des plaisirs, enfin un enchainement perpétuel.

Cependant cette jeune fille, que la destinée avait fait naître au sein de la richesse et du pouvoir, connu de bonne heure la peine et les regrets. Un matin qu'elle dormait encore, on vint la prendre dans son berceau, et sans donner à sa gouvernante le tems de lui passer une robe, on l'enveloppe dans un manteau, on la porte en voiture; puis, quelques minutes après, elle se trouve près d'un lit ensanglanté; une main pâle se lève sur sa jeune tête pour la bénir, un mourant la presse sur son sein, d'où le sang coule à grands flots; ses traits sont tellement altérés par l'agonie, qu'elle a peine à reconnaître son père. Et pourtant c'était lui; elle pleure, car elle le voit souffrir; mais bientôt il ne souffre plus, et la pauvre enfant sourit, puis se penchant sur le visage glacé, elle le baise et dit: "Chut, il dort; nous reviendrons quand il sera réveillé."

Mais il ne se réveilla point, et le lendemain de ce triste jour on mit une robe noire à la petite Caroline; on recouvrit d'étoffes de deuil les lambris dorés du palais de sa mère, et tout prit autour d'elle un aspect douloureux. Pourtant une joie inattendue était réservée à sa noble famille, la naissance d'un frère; et les plaisirs, les fêtes qu'amena cet heureux événement effacèrent bientôt un lugubre souvenir dans l'esprit de Caroline.

Tout annonçait en elle les plus heureuses dispositions; elle était vive, espiègle, un peu volontaire, mais bonne et généreuse; on en pourra juger par le trait suivant:

On la menait tous les étés à la campagne dans une belle habitation; là, elle jouait dans le même petit jardin qui avait été planté pour le fils d'un grand homme du siècle, pour le roi de Rome; si Caroline avait eu quelques années de plus, elle aurait sans doute fait de graves réflexions sur ces jeux du sort qui font régner les princes du trône à l'exil, et de... au trône. Mais sans avoir la raison qui n... e, elle avait dans le cœur cette pitié touchante qui fait deviner le malheur et inspire le besoin de le secourir.

Un jour qu'on lui avait permis de descendre de calèche pour aller cueillir de jolies fleurs bleues dans les bois de Ville-d'Avray, une petite fille nu-pieds, couverte de haillons, vint lui demander l'aumône; elle avait suivi la calèche depuis l'avenue de Saint-Cloud, et la pauvre enfant tomba épuisée de faim et de fatigue, avant d'avoir pu recevoir la pièce d'argent que Caroline s'apprêtait à lui donner: au cri qu'elle fit en voyant la petite pauvre se trouver mal, des paysans qui travaillaient près de là accoururent; on secourut Mariette; quelques gouttes de vin la ranimèrent, et les paysans qui la connaissaient pour être de leur village, apprirent à Caroline et aux dames qui l'accompagnaient, comment le père de cette petite fille, autrefois jardinier de l'empereur, était mort de chagrin à la chute de l'empire, et avait laissé dans la misère sa femme et ses trois enfans. Deux déjà étaient morts de faim.

Touché de ce récit, Caroline fit inscrire le nom de Mariette au nombre des orphelines dont l'hospice était sous son patronage; et puis, lui donnant un louis de sa bourse particulière, elle l'envoya porter ce secours à sa mère. Ce fut une grande joie pour celle-ci d'apprendre la protection que le ciel envoyait à son enfant; car, étant devenue malade à force de travail et de douleur, elle ne savait plus comment la nourrir. Mais cette joie fut cruellement troublée, lorsque le jour de se rendre à l'hospice arriva: Mariette n'avait pas prévu ce qui lui en coûte-

rait pour se séparer de sa mère; ne pouvant se faire à l'idée de la laisser seule et souffrante, elle déclara à la personne qui venait la chercher qu'elle aimait mieux demander encore la charité pour sa pauvre mère, que de la quitter. Tant d'amour pour sa mère la rendit encore plus intéressante, et Caroline, ayant raconté ce beau trait à sa mère, obtint la permission d'assurer à Mariette une pension suffisante pour subvenir aux besoins de sa famille et aux frais de son éducation.

Le bonheur rendit bientôt la santé à la mère de Mariette. Elle était belle encore; son courage dans le malheur, ses qualités de bonne ménagère inspirèrent à un riche serrurier des environs le désir de l'épouser; et Mariette se vit un beau jour installée dans une gentille maisonnette, avec un joli jardin, dont on mit un petit coin à sa disposition; un pommier de pommes d'apis était le principal ornement et le plus grand revenu de cette portion de terre. Mariette mit tous ses soins à le cultiver dans l'intention d'en recueillir les fruits pour les offrir, à la St. Charles, à sa jeune bienfaitrice.

Dans l'attente de cette grande fête, elle acheta un joli petit panier à la foire de Saint-Cloud; et, le jour arrivé, elle choisit les pommes les plus colorées, les sépara avec de la mousse, et, charmée de l'effet que produit à l'œil sa pyramide rouge et verte, elle se rend à la porte du parc de Bagatelle, à l'heure où Caroline vient s'y promener; le tems est assez beau pour la saison. Des piqueurs arrivent, la calèche paraît; Mariette présente de loin sa corbeille, Caroline fait signe d'arrêter.

—C'est justement le fruit que j'aime le mieux, dit-elle en mordant tout de suite dans la plus belle pomme; puis elle remercie sa protégée de la meilleure grâce, et, détachant la croix de petites perles qu'elle porte à son cou:

—Tiens, ajouta-t-elle, prends cela pour te souvenir de moi.

L'an d'après, à la Saint-Charles, Mariette revint avec une semblable corbeille, et le tribut de la reconnaissance fut accueilli avec la même bonté affectueuse.

Mais l'année qui suivit, Mariette pleura amèrement en voyant arriver la fête de sa bienfaitrice; car elle était loin de ce beau château où elle l'avait vue si heureuse et si brillante; et Mariette désespérait de jamais la revoir. Le mois d'octobre était arrivé, les pommes étaient cueillies et Mariette les considérait d'un œil triste, quand on vint lui dire de mettre sa robe des dimanches, parce que le capitaine Brindeau, le cousin de son beau-père le serrurier, viendrait dîner à la maison.

—Eh bien! tu vas donc t'embarquer ces jours-ci? dit le cousin.

—Oui, j'ai à conduire à Edimbourg un petit bâtiment chargé de vins de France.

A Edimbourg? s'écria Mariette. Ah! monsieur le capitaine, si vous vouliez m'emmener avec vous?

—En voilà une fumeuse, dit le marin; quoi! ma petite, tu voudrais voir la mer et t'embarquer avec de vieux fumeurs comme nous?

—Ah! mon Dieu, non; je voudrais seulement aller à Edimbourg.

—Mais, mon enfant, je n'y dois passer qu'une semaine, tu n'auras pas le tems de t'y amuser.

—C'est égal! mon cousin, emmenez-moi, ma mère le voudra bien, j'en suis sûre.

Et la mère, qui devenait à l'insu de son enfant, n'osait la contrarier; cependant elle lui fit beaucoup d'observations sur ce qu'elle était encore trop jeune pour faire presque seule un semblable voyage.

Mais le vieux marin leva toute difficulté en disant que sa femme était de la traversée, et qu'elle aurait soin de Mariette, car les travaux du ménage ne permettaient pas à sa mère de

l'accompagner. Enfin Mariette pria tant, que dès le surlendemain elle partit avec le vieux capitaine. Son léger bagage consistait dans un peu de linge, sa robe des dimanches, et une petite crasse où ses pommes d'apis et une jolie corbeille étaient emballées avec un soin tout particulier.

Elle n'avait aucune idée de la mer. Quand elle vit ce spectacle imposant et le frêle bateau marchand qui allait se lancer sur cette étendue d'eau sans fin, elle se rappolla les naufrages qu'elle avait entendu raconter, et la peur la prit; mais la crainte qu'on ne se moque d'elle, et plus encore le motif de son voyage, lui font surmonter sa frayeur; elle s'embarque. Le vent est bon, à ce que dit le capitaine. C'est-à-dire qu'il souffle bien fort et qu'il imprime un tel mouvement au bateau marchand, que tous les passagers éprouvent le mal de mer. Mariette est malade comme les autres, et sa mère n'est pas là pour l'aider à souffrir; personne n'est occupé d'elle, car chacun l'est de soi; et le vent, qui tourne à l'orange, ne permet pas aux matelots de s'occuper des malades.

Alors, elle comprend tous le prix du sacrifice qu'elle a fait; mais elle a confiance en Dieu, qui punit les ingrats et protège les cœurs reconnaissans.

Après une pénible traversée, ils arrivèrent enfin sur la rive d'Ecosse; c'était le 2 novembre. Le lendemain, Mariette se leva avant le jour, et supplia la fille de son hôtesse de la conduire au château d'Holy-Rood. Un beau ruban de Paris que sa mère lui avait donné, fut offert à la jeune Ecossoise en retour de sa complaisance. Le tems était brumeux et froid; il était probable que les habitans du château ne sortiraient pas pour se promener; et Mariette se tourmentait l'esprit pour savoir comment elle parviendrait jusqu'à sa bienfaitrice: elle ignorait que les exilés sont toujours faciles à aborder. Pensant qu'une cour nombreuse devait encore entourer la petite princesse, elle ne tenta pas même de pénétrer dans l'intérieur du château; mais, ayant obtenu du concierge la permission d'entrer dans la cour, elle alla se placer sous les fenêtres qu'on lui dit être celles de l'appartement de sa bienfaitrice. Là, découvrant la corbeille qu'elle avait enveloppée de son tablier, elle se prosterna devant cet asile du malheur; puis, élevant à deux mains la corbeille au dessus de sa tête, en signe d'offrande, elle pria Dieu pour être aperçue de celle qu'elle venait fêter de si loin.

Bientôt le bruit d'une fenêtre qu'on ouvrit la fit tressaillir.

—C'est elle... c'est Mariette! cria une jeune voix aussitôt reconnue; et on lui fit signe d'aller vers l'escalier de la tour; une femme s'y trouva de déjà pour la conduire vers la princesse.

Elle venait de France! Avec quelle joie Mariette fut reçue!... Combien ce pèlerinage à la reconnaissance faisait oublier d'ingratitude! Que de questions Caroline lui adressa sur les pauvres enfans du village dont elle prenait soin autrefois, sur sa maison des orphelines!

—Oh! le ciel m'est témoin, dit-elle en soupirant, que, si je regrette tout l'argent qu'on me donnait, c'est en pensant à elles.

Puis elle fit raconter à Mariette son voyage. On fait cercle pour l'écouter. Caroline s'informe du tems que Mariette doit rester à Edimbourg.

—Notre cousin le marin doit se rembarquer demain, répond-elle.

—Demain! répète Caroline. Ah! mon Dieu, j'aurai bien peu de tems; mais n'importe! ne pars pas sans me dire adieu, je te donnerai une commission pour mes petites amies.

Dès qu'elle est seule avec sa gouvernante, Caroline la prie de l'aider dans son projet. Une

jolie toile d'Ecosse a été achetée la veille pour lui faire une robe dont la simplicité répond à sa situation ; car, seulement accompagnée de serviteurs fidèles, elle parcourt souvent à pied les rues d'Edimbourg. Cette toile est bientôt taillée sur le patron d'une robe de la jeune princesse, et la voilà qui se met à coudre la jupe, le corsage, avec toute l'application de la meilleure couturière. Ce travail était long, car elle ne voulait point que personne l'aide. L'heure de se coucher arrive ; Caroline se met au lit comme à l'ordinaire ; puis, quand elle est sûre que sa gouvernante est profondément endormie, elle se lève sans bruit, et va travailler de nouveau à la lueur de la lampe qui éclaire faiblement sa chambre. Le jour la surprend au moment où elle finit le dernier ourlet ; elle se recouche aussitôt pour n'être pas grondée ; mais la robe n'a pu s'achever toute seule, et sa rusé ne trompe personne. Mariette arrive ; elle lui remet son ouvrage.

— Tu porteras cette petite robe, dit-elle, chez la comtesse de R.... ; tu lui diras que je l'ai faite moi-même pour être mise en loterie. Je connais Mme. de R.... ; quand elle saura que le produit de cette loterie est destiné à mes pauvres orphelins, elle mettra bien du zèle à placer une grande quantité de billets. Je n'ai plus d'autres moyens de les secourir, ajouta-t-elle en essayant ses yeux ; mais, grâce à toi, il réussira, j'en suis sûre.

Puis elle embrassa Mariette comme elle eût embrassé sa sœur, car en ce moment la bonne action de l'une et celle de l'autre les plaçaient au même rang devant Dieu.

La robe a été fidèlement remise ; les orphelins ont reçu les secours de la jeune exilée comme elles recevaient autrefois ceux de la riche princesse.

Mme Sophie GAY. (*Journal des Enfants*.)

Le Médecin des Voleurs.

Il y a de cela peut-être une vingtaine d'années ; j'étais fort jeune alors. Un respectable aumônier des prisons réunissait autour de lui de vieux camarades de collège ; c'étaient des prêtres, des médecins, des magistrats, tous gens graves, tous gens dignes. Leur conversation était, comme eux, grave et digne, et, je l'avoue franchement à ma honte, je me écrivais que j'étais, elle me faisait bâiller bien souvent. Un certain soir, elle s'était engagée sur les devoirs du prêtre des prisons ; on ne tarissait pas d'éloges sur la noble et douloureuse mission qu'il a à remplir auprès des infortunés que la société a rejetés de son sein, et, saisissant cette occasion, chacun s'empressait de rendre hommage au dévouement du digne ecclésiastique que nous possédions au milieu de nous, et qui pouvait, sans contredit, passer pour un des plus parfaits modèles, lorsque tout à coup ce saint homme, cherchant à faire cesser une conversation qui sans doute blessait sa modestie : « Eh ! messieurs, dit-il brusquement, il est juste que chacun parle à son tour. Permettez-moi donc de vous raconter une aventure arrivée au médecin des voleurs. »

A ce singulier début, chacun se regarda en souriant, et moi, amateur du merveilleux, lecteur enthousiaste des *Mille et une Nuits*, rêvant d'Ali-Baba et des quarante voleurs, je me rapprochai vivement du narrateur, et lui prêtai une oreille attentive.

— Oui, Messieurs, reprit-il en appuyant fortement sur la qualification, le *médecin des voleurs*, et ce titre il ne l'avait pas volé. Vous riez, et vous croyez sans doute que je vais vous faire l'histoire bien sanglante de quelque misérable médecin oublié à une bande de ve-

leurs ou d'assassins, habitant avec eux quelque caverne sombre, leur procurant un poison qui ne laisse pas de traces, profitant des secrets confiés à sa boyauté pour diriger de criminelles entreprises.

Non : l'homme dont je vous parle était un honorable docteur, un des médecins les plus respectés de son temps, une de ces créatures douces et aimables, vertueuses et affables, dont le souvenir nous revient toujours avec bonheur. Personne de vous n'en a entendu parler bien certainement : on oublie si vite les hommes simples et bons !

Le médecin des voleurs était ainsi nommé parce que, compatissant et humain, il avait compris qu'abandonner le malfaiteur dans sa détresse, c'était lui fermer à jamais la voie du repentir, c'était irriter contre la société un homme qu'un peu de pitié pouvait quelquefois retirer de la fange du vice.

Plein de zèle pour les malheureux confiés à ses soins, n'épargnant rien pour calmer leurs souffrances, il les traitait avec affection, leur prodiguait les consolations d'un ami, les encourageait et leur procurait les secours nécessaires au rétablissement de leur santé, autant que le permettait le régime sévère de la prison. Au-si, en récompense de ses bonnes actions, tous les voleurs lui avaient voué une reconnaissance sans bornes, tous le regardaient comme leur père, leur ange tutélaire. Combien de fois avait-il obtenu, par le seul ascendant de son beau caractère, ce que des brigands féroces refusaient au châtiment le plus rigoureux ! Tous le vénéraient, l'aimaient. Traversait-il les dortoirs, l'infirmerie, les ateliers, toutes les têtes se découvraient, s'inclinaient devant lui avec bonheur et une respectueuse admiration ; ils faisaient souvent de lui le sujet de leurs conversations ; au dedans comme au dehors de la prison, son nom et sa personne étaient connus et sacrés pour eux, et pas un voleur n'eût osé lui ravir un seul de ses cheveux.

Un jour, en faisant sa visite dans l'infirmerie, notre cher docteur était d'une humeur massacrante ; lui si bon, lui si doux, était d'une brusquerie, d'une irascibilité qu'on ne connaissait pas. A chaque parole de ses malades il répondait par une épithète injurieuse. Tous les voleurs interdits se regardaient avec crainte : « Qu'a-t-il donc ? que lui est-il arrivé ? se disait-on tout bas. Enfin un d'entre eux plus hardi se hasarda à lui demander le motif de sa colère.

— Comment, canailles ! s'écria-t-il furieux, je fais tout ce que je peux pour adoucir vos peines, pour vous faire du bien que vous ne méritez pas, et vous n'avez pas assez de reconnaissance pour m'épargner, canailles !

Alors il raconta qu'étant la veille au Théâtre-Français, on lui avait volé une tabatière en or à laquelle il tenait beaucoup. Et il sortit de l'infirmerie en les accablant de reproches et de malédictions.

A quelques jours de là, sa colère était apaisée, sa tabatière oubliée, et il faisait de nouveau sa visite, avec sa bonté et son humanité habituelles. En arrivant près du malade qui l'avait interrogé sur sa mauvaise humeur, celui-ci se leva sur son séant, lui offrit une prise en lui disant : « Major, voici votre tabatière. Celui qui vous l'avait volé était un blanc-bec qui ne vous connaissait pas encore ; nos amis du dehors, prévenus par nous à temps, ont pu le racheter au recéleur qui allait la fondre, et nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui vous prouver que la reconnaissance n'a pas encore disparu de nos cœurs. »

Et maintenant, messieurs, ajoutait en terminant notre respectable aumônier, penchez-

vous que des hommes pareils n'aient pas d'influence sur les êtres pervers qui peuplent nos prisons ?
Docteur X... (*Santé*.)

L'agiotage.

En retraçant, dans son histoire de la régence, toutes les folies que provoqua le système de Law, ce tableau si tristement comique de la rue Quincampoix, M. Lemontey semble avoir écrit l'histoire de nos jours, dit ce qui se passe aujourd'hui à la Bourse, et peint cette fièvre de primes qui agite tous les rangs, tous les quartiers, toutes les fortunes, Paris et les provinces, la France et l'étranger. « Le principal but des concurrents, dit-il, était de recevoir à leur source les papiers si productifs de la banque de Law. Des souverains de l'Europe prétendirent et entretenirent à Paris des mandataires pour lesquels ils implorèrent les faveurs du régent. Après eux, venaient de grands seigneurs de France ; un grand nombre de leurs placets était adressé par des femmes, et dans plusieurs la prose céda au langage des dieux, et la cupidité s'expliquait en madrigaux. Quand la part de ces adulations privilégiées, était faite, le reste appartenait à la constance des plus robustes athlètes. Dès qu'une distribution nouvelle commençait, l'hôtel de la compagnie, regorgeant d'une foule acharnée, eût vainement essayé de fermer ses portes. On voyait ces âpres solliciteurs, étroitement serrés, s'observer entre eux d'un œil farouche, et gémir sans plier sous le poids de l'or et des portefeuilles. Leur phalange s'avancait durant plusieurs jours et plusieurs nuits vers le bureau d'échange, comme une colonne compacte, que ni la faim, ni la soif ne pouvaient démêler.

« Un second théâtre attendait, pour d'autres hasards, les spéculateurs. Au centre d'un quartier populaire s'étend un obscur défilé : on l'appelle la rue Quincampoix. Tel fut l'ignoble carrousel où se célébrèrent les fêtes du système. On l'appela simplement *la rue* comme autrefois le monde subjugué appela *Rome la ville*. Le concours prodigieux des joueurs nécessita l'intervention de la police. Les deux extrémités de la rue furent garnies d'un corps-de-garde et d'une grille, dont le son d'une cloche annonçait l'ouverture à six heures du matin et la fermeture à neuf heures du soir. Les personnes distinguées des deux sexes entraient par la rue aux Ours, et le vulgaire par la rue Aubry-le-Boucher. Mais dès que cette barrière était franchie, la plus fraternelle égalité reprenait ses droits. La possession du moindre réduit de cette enceinte privilégiée passait pour le comble du bonheur ; et la cupidité les avait multipliés avec une étonnante industrie. Chaque parcelle d'habitation se changeait en petits comptoirs. On en trouvait jusque dans les coins à la lueur de lampes infectes, tandis que d'autres, pareils aux oiseaux de proie, avaient attaché leurs griffes sur les toits. Une maison ainsi distribuée constituait une armée d'agiotage animée dans toutes ses parties par un mouvement perpétuel.

« Mais les plus vives négociations se faisaient surtout dans *la rue*. C'est là qu'un attroupement bizarre confondait les rangs, les âges et les sexes. Jansénistes, molinistes, seigneurs, femmes titrées, magistrats, filous, laquais, courtisanes, se heurtaient et se parlaient sans étonnement. L'avidité, la crainte, l'espérance, l'erreur, la fourberie, remuaient sans relâche cette foule intarissable. Une heure élevait des fortunes qui renversait l'heure suivante. La précipitation était si grande, qu'un spéculateur livra public-que-

ment, pour des actions de la compagnie, des billets d'enterrement, et, dans cette burlesque substitution, les applaudissemens se partagerent entre l'effronterie du vol et la malice de l'épigramme. Le besoin changea des hommes en meubles, et, parmi ceux qu'enrichirent ces métamorphoses, on cita un soldat dont l'immense omoplate valait un bureau, et un petit bossu qui, soutenu par une muraille, devenait un pupitre commode sur lequel on transigea pour des milliards."

Telles sont les scènes qui se passèrent à Paris sous la régence et sous Law. La fureur de l'agiotage était alors poussée à un degré inouï, et, chose extraordinaire, l'or lui-même avait subi une telle dépréciation, que les joueurs n'en voulaient pas, et lui préféraient des actions, du papier. Plus d'une fois, dans des transactions, on entendit répéter dans le jargon des hommes d'affaires de ce temps-là : *Avez-vous de l'or? rien de fait.* Paris n'est en ce moment qu'une vaste Bourse, où l'on vend, où l'on achète des actions de chemins de fer ; mais l'or est resté le but de toutes les affaires ; le dieu tout-puissant sous lequel on courbe la tête. Les scènes de la rue Quincampoix se renouvellent avec les modifications apportées dans nos habitudes et dans nos mœurs. On était alors dans la virginité de la spéculation, on savourait avec emportement les primeurs de l'agiotage ; aujourd'hui, plus familiarisés avec la hausse et la baisse, nous agissons avec plus de mesure, mais avec la même avidité ; les formes sont mieux observées, les convenances moins oubliées ; mais les grands seigneurs de notre temps sont restés tout aussi obséquieux que les grands seigneurs du régent, et M. de Rothschild n'a pas moins de flatteurs, ne reçoit pas moins de billets parfumés, armoriés et quêtours que n'en recevait Law.

Depuis quinze jours, Paris ressemble à une ruche, dans laquelle bourdonnent les mêmes pensées et les mêmes mots : *Avez-vous des actions du Nord? que fait le Nord?* et toujours *le Nord!* On ne se demande plus en s'abordant : Comment vous portez-vous? mais : Comment va le Nord? Déjà, par un usage usé sans façon, on en est venu dans les rues à arrêter, sans le connaître, le premier venu qui fume, et à lui demander du feu pour allumer son cigare ; l'agiotage a fait faire un nouveau pas à ces relations improvisées et acceptées : sur les boulevards, dans la rue Vivienne, sur la place de la Bourse, il est reçu de parler à des gens qu'on n'a jamais vus, et de leur demander le cours du Nord. A ce mot magique du Nord, toutes les langues se délient, et jamais semblable question ne reste sans réponse. On remplit un devoir.

C'est vraiment un curieux spectacle que la Bourse ! On ne se croirait pas dans le temple de la Fortune ; ce ne sont aujourd'hui que gens mal vêtus, débraillés ; ils crient, se poussent, se heurtent ; ils ont un argot risible : *Cent Rosamel! quinze Pepin!* qu'est-ce qui a quinze Pepin à.....? — Voulez-vous des Decan? — A combien les Lafitte? Toutes ces questions, ces demandes se croisent, se précipitent ; les ordres s'inscrivent, les achats se font, et, au bout de la journée, il se trouve des coulisiers qui ont vendu six à huit mille actions.

Dans un coin plus retiré se négocient les petites et bien petites affaires. Là, on spéculé sur une, sur deux actions, quelquefois sur des dixièmes d'actions. Mais tout se fait au comptant, on se paie les différences de la main à la main. Là, ne s'élèvent pas des fortunes ; c'est la bourse des domestiques ; ils abandonnent leur service, leurs mitres ; ils accourent au grand tripot, au tripot légal ; que sont leurs gages, que sont même leurs béné-

ficiés illicites, à côté des séductions de l'agiotage ? Plus d'un domestique fait des mois de trois cents francs, et jamais gages, avec le tour du bâton, ne montèrent aussi haut. Nous savons un valet de chambre qui a rendu son maître joueur et spéculateur ; un autre, d'excellent serviteur qu'il était avant sa fureur du jeu, est devenu négligent, oublieux, préoccupé. — Joseph, lui disait son maître, *votre Nord* vous tourne la tête : vous êtes toujours dehors. — Oh ! Monsieur, répondit Joseph, comment pouvez-vous me faire ce reproche ? pour ne pas me déranger de mon service, j'ai quitté M. Gibert, mon agent de change qui avait ma confiance, et j'ai pris celui du premier.

Sur les marches, sous le vestibule de la Bourse, on a mis des chaises sur lesquelles s'étendent certaines classes de joueurs, trop amis de leur santé, pour s'aventurer dans cette fournaise ; de minute en minute, ils envoient leurs domestiques savoir ce qui se passe à la roulette de la hausse et de la baisse.

La Coulisse en ce moment est la reine de la Bourse. Elle y domine en souveraine absolue ; des agens de change, il n'en est plus question : qui s'occupe de la rente, qui songe à la rente ? *Le Nord* à la rescousse, *le Nord!* en avant, vive *le Nord*. Les agens de change, par les statuts de leur ordre, ne peuvent prêter leur ministère à aucune transaction, avant que toutes les formalités légales ne soient remplies ; avant que toutes les signatures ministérielles, les paraphes royaux ne soient venus leur donner le droit de faire payer à leurs clients le double de ce que prend *la Coulisse*. Aujourd'hui les coulisiers font d'immenses affaires ; les agens de change leur amènent des clients, leur font la cour ; sans les coulisiers que deviendrait la Bourse, que deviendrait la spéculation ? Les gros bonnets de la coulisse, les Duval, les Bouglé, les Bourgoin n'ont pas une minute à eux ; ils déjeûnent, ils dînent, ils dorment tout en vendant, tout en achetant des Nord ; et les agens de change vont à la classe !!!

Les actions du chemin de fer du Nord nous ont, comme on le voit, ramenés aux temps fantastiques de la rue Quincampoix ; l'agiotage est presque aussi actif et aussi enthousiaste. Là s'arrête la ressemblance. Les actions de la compagnie montèrent rapidement autrefois de 500 livres à 18,000 livres. Sur la foi d'un visionnaire, la compagnie dépensa d'énormes sommes à la recherche d'un rocher d'émeraude dans la rivière des Arkansas. Mais bientôt les expériences chimiques s'évanouirent, le rocher d'émeraude resta introuvable et les actions baissèrent plus vite encore qu'elles n'étaient montées.....

Ne croyez pas que, la Bourse une fois fermée, le jeu cesse ; il continue plus que jamais ; tous ces spéculateurs partent pour la campagne ; ils montent en chemin de fer, ils vont à Asnières, à Colombes, à Nanterre, à Saint-Germain, mais surtout à Maisons-Lafitte. Arrivés dans leurs villas, ils restent ce qu'ils étaient à Paris ; ils n'aiment ni les fleurs, ni la verdure ; ils ne se promènent pas ; ils ne cherchent pas à oublier dans leur intérieur, près de leurs femmes, de leurs enfans, ces préoccupations de la journée ; ils continuent la Bourse sous les arbres du village ; *le Nord* est toujours là, qui ne leur laisse pas un instant de repos ; la colonie de Maisons-Lafitte, cette campagne de pierre et de maisons accumulées les uns sur les autres, fleurit et prospère. Les colons, et à leur tête le jeune vicomte qui réussit si bien à la Bourse, sont tous ou presque tous, des spéculateurs de choix. Le soir le jeune vicomte fait un cours ; il professe *le Nord*, il

enseigne *le Strasbourg*, il démontre les secrets du report, les mystères du crédit public et les ressources inconnues de l'emprunt espagnol. (Constat.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

Esquisse de mœurs.

II.

LA LETTRE.

Il n'était que dix heures du matin. Julia était appuyée sur le bord de sa fenêtre, et Villebon était caché derrière un arbre, le plus près de la maison, regardant la jeune fille et lui parlant par des signes, des gestes pleins d'expressions.

Un peu plus loin était un autre jeune homme qui avait aussi les yeux fixés sur Julia, contemplait ses charmes, dans une muette extase et tâchait de s'expliquer cette mystérieuse conversation qui ressemblait passablement à une pantomime. C'était pour lui une position assez désavantageuse : il savait, que si Villebon appartenait à la classe des duellistes forcés, il pouvait lui demander compte d'une rivalité apparente et lui susciter une affaire qu'il n'ambitionnait nullement. Aussi, soit par lâcheté, soit par esprit de paix, il se décida à ne pas changer de place et à attendre la fin de cette entrevue.

Mais Villebon l'avait aperçu, et après que la jeune fille eut fermé sa fenêtre, il alla droit à lui et avec l'expression de la douleur et de la mélancolie :

— Que faites-vous donc là, Mr., lui dit-il ?

— Ma foi, Mr. c'est bien clair ; je ne fais rien.

— Oh ! vous m'avez découvert ! dit Villebon en se cachant le visage avec ses deux mains. Vous l'aimez, n'est-ce pas, cette jeune fille ?

— Point du tout.

— N'est-ce pas, qu'elle est bien belle ?

— Assurément.

— Qu'elle paraît bien aimable ?

— Vous dites vrai.

— Qu'elle a l'air malheureuse ?

— J'en conviens.

— Et vous ne l'aimez pas ? bien sûr ?..

— Mais, mon cher ami, comment voulez-vous que je l'aime ? c'est la première fois que je la vois et je ne la connais pas.

— Moi, non plus, je ne la connais pas, et pourtant, dit Villebon en portant la main à son cœur, je l'aime !...oh ! je l'aime !

— Elle ne paraît pas non plus indifférente pour vous.

— Oui, n'est-ce pas, dit Villebon en souriant de plaisir, n'est-ce pas qu'elle m'aimerait ?... Charmante enfant ! ajouta-t-il en reportant vers la fenêtre ses regards passionnés !

En même temps la porte s'ouvrit.

Cachez-vous, dit Villebon, cachez-vous ! si nous étions surpris ici ! Dieu !..

Et ils se tapèrent à l'instant derrière un arbre. Ils entendirent Mr. Michelon qui disait : A tantôt, à tantôt M. le. Ledru !

Et il passa tout près d'eux sans les apercevoir.

Quand il fut à une certaine distance, Villebon s'approcha.

— Promettez-moi, Mr. que vous garderez le silence sur tout ceci.

— Je vous le jure.

— Oh merci, mille fois merci ! Et puis seriez-vous assez bon pour me rendre un service ?

— Avec plaisir, s'il est possible.

— Très aisé ; il s'agit de donner cette lettre à la jeune fille elle-même. Allez, je vous attends ici avec impatience.

— Je vais essayer.

— Je vous en conjure, courez !

Il frappa ; Mlle. Ledru parut. Il la regardait sans rien dire ; il n'avait jamais rien vu de plus comique. Notre belle portière commençait à s'impatienter :

— Eh bien, lui dit-elle, d'un air brusque, que voulez-vous, hein ? s'il vous plaît ?

— Remettre cette lettre à Mademoiselle.

— Montrez ; qui prend la liberté de lui écrire ? Et Mlle. Ledru s'empara de la lettre.

— J'ai ordre, Madame, de ne donner cette lettre qu'à elle-même ; vous voyez, elle n'est pas cachetée.

— Ah oui dà, dit Mlle. Ledru en faisant la moue ; eh bien, moi, j'ai ordre aussi de ne lui en laisser voir aucune la première.

Vous croyez probablement qu'elle est élevée comme ces filles à tout le monde qui reçoivent les billets du premier venu ?

Allez, allez, si la lettre est convenable, nous la lui montrerons. Et elle lui ferma la porte au nez sans lui rendre le billet.

Notre jeune homme resta stupéfait ; il n'avait d'autre parti à prendre que d'aller trouver notre amoureux.

Il le trouva assis sur l'herbe.

— Eh bien, dit Villebon en se levant !...

— Ah Mr., ne m'en parlez pas ! j'ai eu affaire à une maudite portière qui n'a pas sa pareille. Elle a pris la lettre et m'a renvoyé sans me la rendre en me disant que la jeune fille ne lit jamais ses lettres la première.

— Oh qu'avez-vous fait ! dit Villebon, d'un air désespéré.

Tout va être découvert !... n'importe, mon cher ami, vous avez fait votre possible, je vous remercie et je me souviendrai de vous dans l'occasion, lui dit-il, en lui serrant affectueusement la main et en le laissant précipitamment.

Il était temps, car Mr. Michelon revint quelques instants après.

— Déjà de retour, Mr. Michelon ? dit Mlle. Ledru ? Oh ! mais j'ai une fameuse nouvelle à vous apprendre, allez !

— Pas possible ! en si peu de temps ? mais vite donc, Mlle. Ledru, dit Mr. Michelon en faisant avec son nez un vacarme pire que celui du roulement du tonnerre.

Mlle. Ledru s'approcha avec un siège ; elle était en humeur de converser.

— Oh mais une nouvelle !... dit-elle en branlant la tête par un mouvement semblable à celui de ces figures de plâtre que l'on met sur les

corniches— une nouvelle ! Mr. Michelon, mais une nouvelle !...

— Allons donc, Mlle. Ledru, j'ai hâte, morbleu ! j'ai hâte !

— Ah bien, pour le coup ! devinez Mr. Michelon.

— Le bonhomme s'appuya la tête sur le bras de sa bergère.

— Sacrebleu ! je ne suis pas capable.

— Essayez toujours.

— C'est impossible.

— Une vraie farce, quand je vous l'ai dit !

— Mais encore....

Devinez.

— Encore une fois, je vous dis que je ne le puis.

— Vous allez être surpris ! Dieu des Anges !

Mr. Michelon n'était pas trop patient : il était rendu.

— Allons donc, Mr. Michelon.

— Allez au diable, encore une fois, je vous dis que je ne devine rien. Vous en avez une façon ! Parlez ou gardez tout.

— Eh bien ! il s'agit d'une lettre....

— Là ! la grande nouvelle ! ... Une lettre ! .Et pour qui ?

— Ah ! voilà le *tu autem* ! pour qui ?... oui, pour qui ? vous ne devineriez jamais.

— Pour la dernière fois, Mlle. Ledru, vous ferez bien d'en finir avec vos éternelles devises. Quand vous commencez, vous êtes pire que le moulin de la Chine. Voulez-vous parler, oui ou non.

— Eh bien ! donc, vous saurez que j'ai reçu une lettre pour Julia.

— Pour Julia ! dit Mr. Michelon ; Et vous n'avez pas été assez sotte au moins pour la lui montrer ?

— Pour qui me prenez-vous ? Il y a bien du danger !

Mlle. Ledru passa la lettre à Mr. Michelon.

— Pour Julia ! répétait-il toujours, pour Julia ! une lettre pour Julia !... Point d'adresse. Voilà une diable d'étiquette !.....

Mr. Michelon changea vingt fois de couleur en la lisant.

— Voyons, Mlle. Ledru, ne vous l'ai-je point toujours dit, que Julia avait quelque chose ? Mille damnations ! dit-il, en soulant la lettre sous ses pieds. Venez me demander à présent où elle peut avoir pris l'amour ; et tâchez de me trouver des esprits capables de lui écrire.

— Je ne vous comprends pas, Mr. Michelon, tâchez de vous expliquer.

— Oh ! vous ne me comprenez pas ! non, sans doute, Mlle. Ledru ; il est vrai que vous ne m'avez jamais compris, lorsqu'il était question d'amour avec Julia. Quoi donc ? pareille chose était impossible suivant vous !

Tut...tut...croire Julia en amour, c'était d'après vous, croire au miracle ! C'était son caractère d'être comme cela !.... Vous rappelez-vous de m'avoir dit cela ? Ecoutez donc ce que je vais vous lire.

Mr. Michelon reprit la lettre et lut ce qui suit :

“ Mademoiselle,

“ Trop confiant peut-être dans mes maigres d'estime que vous m'avez données du haut de votre fenêtre....

— Que dites-vous de cela, Mlle. Ledru ? Curieux esprits qu'elle voit, n'est-ce pas, la petite Julia ! dit Mr. Michelon d'un air mordant.

“ J'ose solliciter à vos pieds et auprès de vos parents la permission de vous fréquenter.

— Quelle audace ! quelle stupidité !

“ Daignez, ma chère....

— Quelle expression grossière ! Ne dirait-on pas que les voilà bras dessus, bras dessous !

“ Daignez, ma chère, achever ce que vous avez commencé ; daignez mettre le comble à vos bontés en me procurant le plaisir de vous voir plus librement, afin que je puisse vous prouver d'une manière plus sensible l'amour que je ne cesserai jamais de vous vouer.”

“ Adieu.

“ Si la réponse m'est favorable, vous saurez mon nom.”.....

— Avez-vous jamais vu une espièglerie poussée aussi loin, dit Mr. Michelon en lisant la lettre ? Savez-vous, Mlle. Ledru, qu'un rustre de cette espèce peut renverser d'un coup tous nos projets ! Et cette petite sotte ! cette petite étourdie !... aller écouter ainsi le premier mécréant qui voudra l'amuser !.... Ah la malheureuse ! elle va se repentir de cette désobéissance ; elle va passer ce fol entêtement ! Oh, Mlle. Ledru, s'il est nécessaire, je la renfermerai plutôt entre quatre murs épais. Là, elle rêvera tant qu'elle voudra à ses petits amours ; là, elle s'amusera avec ces niaiseries d'enfant !.....

III.

CURIEX EXPÉDIENTS.

Le soleil baissait derrière les montagnes et ne lançait plus que quelques reflets pâles sur la riante et belle vallée de la Rivière St. Charles. Deux hommes étaient appuyés sur la balustrade du Mont Plaisant : l'un regardait passer les promeneurs qui affluaient toujours dans notre rue St. Jean, dans les belles soirées d'été ; l'autre avait les yeux fixés à terre et semblait fortement préoccupé.

Il arrive quelquefois que l'âme est tellement impressionnée par le souvenir, qu'elle oublie tout ce qui l'environne pour ne s'occuper que de l'image qui le retrace, ou bien de l'illusion qui la berce. Ainsi notre mélancolique jeune homme avait oublié qu'il avait un compagnon, lorsque celui-ci l'arracha à ses méditations extatiques.

— Mais diable, mon cher Camille, qu'as-tu donc aujourd'hui ? gageons que te voilà pris du même mal que ce pauvre jeune homme que tu vois là bas et que j'ai surpris l'autre jour au beau

milieu de ses amours. Tu ne croiras pas cela peut-être ? Vois-tu, comme il a l'œil toujours fixe vers un même point de la campagne. Sais-tu ce qui l'attire là ? la plus charmante petite *poupée* !...

— Je parie que c'est le même dont tu m'as conté l'histoire ; n'est-ce pas, Daniel ?

— Tout juste. Tu devines comme père et mère ! Attends-moi ; je veux voir, s'il me reconnaîtra et savoir comment il a réussi.

Aussitôt que Villebon l'aperçut, il courut à lui et lui tendit la main amicalement.

— Mon cher ami, lui dit-il, je suis le plus malheureux des hommes !

— Comment ?

— Je n'ai pas eu de réponse... hélas ! elle n'a peut-être pas vu la lettre ; mais, ce qui est pis encore, c'est que je ne la vois plus à la fenêtre, ils lui ont défendu sans doute.

— C'est ma faute, pourtant, dit Villebon avec amertume, c'est ma faute !...

— N'en parlons plus, dit Villebon. Oh tenez, mon ami, j'ai un projet en tête ; il faut que je la vois absolument. Je vous le confierai, mon cher ami, parce que je suis persuadé que vous m'aideriez à le mettre à exécution.

— Je suis à vous.

— Quel est ce jeune homme qui est avec vous ?

— C'est mon ami intime.

— Croyez-vous qu'il consentirait à être le mien.

— Il veut tout ce que je veux ; je vais l'appeler.

— Mon cher Camille, dit Daniel, voilà un de mes bons amis qui veut être le tien et qui aura besoin de nous ce soir.

— Il peut compter sur mon amitié, dit Camille, en saluant courtoisement.

— Je vous remercie, dit Villebon, en lui serrant la main. Puisque vous voulez bien m'aider, je vais vous mettre au fait. Vous voyez cette maison de campagne...

— Il sait tout ce qui vous concerne, dit Daniel, pardonnez-moi de le lui avoir appris avant vous.

— Vous avez bien fait, dit Villebon ; maintenant voici ce que j'ai projeté. Aussitôt que la nuit sera close, nous nous rendrons tous trois avec un charretier que j'ai loué et que j'ai mis dans mes intérêts. La voiture s'arrêtera à quelque distance, et nous nous avancerons à pied tout près de l'habitation. Arrivés là, dit Villebon, en tirant de son sein un pistolet, voici le personnage qui jouera le premier rôle et c'est à vous que je le confie, dit-il, en le présentant à Daniel. La besogne sera pour vous la plus facile, quoiqu'en apparence la plus périlleuse. Il ne s'agira que de le tirer en l'air. Aussitôt que vous l'aurez fait, vous vous cachez ; et le charretier arrivera ici à bride abattue, et vous, mon cher ami, vous irez frapper en qualité de médecin à la porte, et vous commanderez de donner l'hospitalité à un blessé dont je tâcherai de remplir le rôle. Voilà toute l'histoire. Y êtes-vous, mes amis ?

— Nous y sommes !

Ils entrèrent tous trois dans un hôtel où ils attendirent la voiture.....

La nuit était profonde et sinistre. Le calme était effrayant ! une petite lumière brillait encore chez Mr. Michelin qui lisait comme à l'ordinaire auprès de Mlle. Ledru, qui, de son côté, travaillait à refaire une vieille robe à la nouvelle mode ; car, Mlle. Ledru, chose qu'on n'aurait pas cru, se livrait aussi à la vanité !

La vieille horloge du salon sonna dix heures. En même temps une forte détonnation se fit entendre, puis un long gémissement et quelques minutes après le roulement d'une voiture qui brûlait la route et s'arrêta tout à coup.

Mlle. Ledru s'était approchée de Mr. Michelin ; elle tremblait de tous ses membres et marmottait une prière entre ses dents.

— Mon Dieu, Mr. Michelin, qu'est-ce que tout cela ?

Julia était descendue de sa chambre et semblait attendre dans une paisible résignation la fin de cet événement.

Mr. Michelin avait bondi sur sa bergère et s'était muni d'un vieux pistolet rouillé qu'il maniait en tout sens avec une bravoure simulée.

— Qu'ils viennent, s'ils veulent goûter à mes *dragées*, dit-il, en saisissant la détente.

Comme il achevait ces mots, trois coups violents ébranlèrent l'énorme marteau dont le bruit fit un écho terrible dans la maison.

— Ah Seigneur Jésus, Marie, Joseph ! dit Mlle. Ledru en se signant.

— Soufflez la chandelle, dit Mr. Michelin, ils vont nous croire couchés.

— On frappe encore, dit Mlle. Ledru ; allez voir, Mr. Michelin, ils vont enfoncer la porte !

— Qu'ils aillent au diable, dit Mr. Michelin.

— Pour l'amour de Dieu, allez donc ; vous voyez bien qu'ils ne cesseront pas.

— Mr. Michelin alluma sa lampe et descendit l'escalier en jurant à demi voix.

— Qui est là ? demanda-t-il par le trou de la serrure.

Parlez, ou je vous *flambe* !

— Ouvrez votre porte, répondit Daniel, s'il vous plaît.

— Je n'ouvre pas ma porte à cette heure-ci, dit Mr. Michelin ; il n'y a que des polissons comme vous autres pour le demander. Allez au diable !

— Ouvrez pour un pauvre blessé, dit Daniel d'un ton suppliant.

— Je n'ouvre pour personne.

— Le laissez-vous mourir à votre porte.

— Allez le loger ailleurs ; ma maison n'est pas un hôpital.

— Comment voulez-vous qu'un autre soit plus obligé de le recevoir que vous ?

— Faites en ce que vous voudrez.

— De grâce, ouvrez, dit Daniel ; si vous ne

le faites pas pour l'amour de nous, faites le au moins pour l'amour de Dieu !

— Je vous dis que c'est impossible.

— Homme dur et impitoyable, dit Daniel en prenant un ton sévère : ouvrez, ou j'enfonce la porte. Ici charretier !...

PIÉTRO.

(La fin du chapitre prochainement.)

POUR LA REVUE CANADIENNE.

Impressions de Voyages.

New-Lebanon (Etat de New-York), Lever de la Lune.—Eaux Minérales.—Village des Shakers.—Meeting des Shakers.

(Extraits du Journal inédit d'un voyageur Canadien, Juillet, 1828.)

New-Lebanon est situé dans un vallon des plus charmans, entièrement environné de jolies montagnes. Il était 2½ heures p. m. lorsque nous arrivâmes de *Hudson*, après avoir, durant 28 milles, traversé un pays fort pittoresque, par des chemins superbes. L'Hôtel où nous descendîmes, est très-vaste et des mieux tenus. De dessus le *piazza* qui fait le tour de la maison l'on aperçoit, à droite, une rangée de montagnes peu élevées, mais extrêmement variées, tant dans leurs hauteurs, que par les couleurs diversifiées du penchant de chaque montagne, et de l'apparence du bois qui y croît. En suivant la déclivité de ces montagnes, l'on a devant soi la vallée traversée par un beau chemin, et à gauche est une autre rangée de montagnes moins pittoresques, ou plutôt moins variées que celles à droite, mais remplies de beautés.

Ce qu'il y a de plus intéressant à voir à *New-Lebanon*, est, à mon avis,

LE LEVER DE LA LUNE.

Le lever de la lune, à *New-Lebanon*, est un spectacle assurément moins grand que le lever du soleil à *Kattskill Mountain*, mais s'il n'ébranle pas l'âme comme le premier, il y porte la sérénité et la rêverie, et remet le voyageur de la fatigue de la journée. A peu près vingt minutes avant que la lune se montre, la cime des montagnes à l'ouest, est surmontée d'une bande de lumière ombragée, produite par la réverbération de la lune qui est encore cachée derrière les montagnes à l'est. Cette bande s'étend et s'élargit graduellement vers le pied des montagnes ; et sur les côtés et penchans de ces montagnes se répandent et se dessinent les ombres les plus belles ; la vallée est ensuite à demi éclairée, sans que vous ayez encore aperçu la lune. Tout à coup, lorsque votre attente est à son comble, vous apercevez un trait de feu pâle ou argenté qui commence à poindre au sommet d'une des montagnes à l'est ! Le globe s'élève et dès qu'il est découvert, il paraît comme se reposant quelques instans sur la montagne, avant de commencer à parcourir sa course ordinaire. Le paysage de *New-Lebanon*, est charmant le jour, il a, je ne sais quoi, le soir, qui vous excite à la plus délicate rêverie.

Les eaux minérales de *New-Lebanon* n'ont rien de remarquable quant au goût. La source

en est assez singulière. Vous voyez au fond d'une ouverture carrée, bien boisée, un rocher à travers une eau limpide et transparente ; cette eau paraît immobile, et cependant elle sert aux bains et à tous les usages de l'hôtel. Cette eau, lorsqu'on prend un bain, est si douce (*so soft*) que vous éprouvez une sensation presque délicieuse.

Il y avait à l'hôtel un grand nombre d'étrangers de différentes parties des États-Unis et d'autres pays. Ce village est sur la route de *Boston* à *Albany* ; la plupart de ceux qui s'y arrêtent le Samedi, le font pour assister le lendemain, aux cérémonies religieuses des *Shakers*. L'hôtel est très-agréablement situé, et avoisiné par une petite montagne, dans laquelle sont pratiqués des sentiers et des chemins qui tiennent, pour ainsi dire à la maison, et où l'on entre en sortant des *piazas*. Du haut de cette monticule, l'on a un superbe point de vue, et la beauté de tant de verdure, ne peut être appréciée que par ceux qui vont à *New-Lebanon*.

VILLAGE DES SHAKERS.

Ce village est des plus agréablement situé, à deux milles de *New-Lebanon*, au milieu des montagnes. Les *Shakers* ont un tact bien remarquable dans le choix qu'ils font des sites. La situation de ce village est admirable sous le rapport de la beauté et de la salubrité. Les maisons sont les unes en bois, les autres en brique ; le nombre n'en est pas considérable, mais elles sont très-spacieuses. Celles en bois sont peinturées en jaune, couleur favorite des *Shakers*, car l'on me dit que dans tous leurs villages, les maisons en bois y sont de cette couleur. Le magasin est le premier édifice auquel on s'arrête ; c'est là que se tient le bureau du *Trustee*, "The Trustee's Office." Il y a dans ce magasin une variété de petits effets à vendre. N'ayant que peu de place dans mon porte-manteau, mes emplettes se bornèrent à peu de choses. Je ne manquai pas néanmoins, de faire l'acquisition d'un livre renfermant l'histoire et l'exposé des principes de la secte des *Shakers*, livre fort curieux et que je conserve avec soin, dans ma bibliothèque. Delà, nous nous rendîmes au *Laboratoire*, où sont déposées les médecines, les graines, les herbes, &c. Mr. *Henrickston*, un des *Trustees*, pour lequel l'on m'avait donné une lettre d'introduction, nous conduisit à la bâtisse où l'on fait sécher les herbes. Revenant sur nos pas, nous entrâmes dans une vaste maison, à 4 ou 5 étages, habitée par cent vingt personnes, hommes et femmes, vivant dans un état de célibat. La propreté y est vraiment admirable. La cuisine, le réfectoire (*dining-room*) y sont des modèles en ce genre. Nous montâmes à une chambre à coucher, dans laquelle il y avait trois lits, et où couchaient trois femmes. Les planchers sont d'une beauté singulière. La chambre à manger et la cuisine méritent bien d'être vues. La chambre à manger renferme sept à huit tables sur lesquelles étaient des assiettes et des tasses et *secoupes*. Les uns font usage de thé, d'autres n'en prennent pas. Sur des plats au milieu de la table, étaient des

morceaux de pâtés ou tartes aux pommes ou autres fruits. Nous vîmes dans cette chambre une vieille, âgée d'à peu près soixante ans qui avait été toute sa vie dans cet établissement. L'on ne peut se faire une idée de la propreté, de l'ordre, de l'arrangement et de la disposition judicieuse et raisonnée de chaque chose. Les *Shakers* tirent un grand parti des herbes, telles que du baume, *mint*, etc. ; ils en envoient beaucoup à *New-York*, aux apothicaires surtout. La manière dont ils font sécher les herbes, consiste à les étendre sur des bois placés les uns horizontalement, et d'autres perpendiculairement intersectant les premiers à angles droits. Cette chambre est très-vaste.

Les enfants adoptés, dont il y a un nombre assez considérable, demeurent dans une maison à part, sous la surveillance de quelque frère ou sœur, suivant que ce sont des filles ou des garçons..... Leur *Meeting House* est un joli édifice, extrêmement uni ; j'aurai occasion d'en parler.

Après notre visite, nous revînmes à l'hôtel. Le soir, des jeunes messieurs et demoiselles dansèrent des quadrilles, et valsèrent. Un musicien indiquait, à tue-tête, toutes les figures des quadrilles, usag ; fort désagréable.

Dimanche 8.—À 10 heures du matin, je me rendis au village des *Shakers*, en la compagnie du parti agréable dont j'avais fait la connaissance à *Katkill Mountain* ; la curiosité y conduisit un grand nombre d'étrangers.

MEETING DES SHAKERS

Vers 10^h. nous entrâmes dans le *meeting-house* des *Shakers*. C'est un vaste bâtiment, bien proportionné, peinturé en blanc à l'extérieur, avec des jalousies vertes. L'intérieur est peinturé en vert-pomme, le bas en jaune, la voûte en blanc, le plancher, au dire des personnes qui ont voyagé en Europe, est un des plus beaux que l'on puisse jamais voir.

Lorsque l'on entre, l'on aperçoit une foule déjà considérable de spectateurs attirés par la curiosité ; l'on y vient de toutes parts. D'un côté, ou plutôt à une extrémité de l'édifice, étaient assis des hommes et des garçons habillés d'une étoffe d'été bleue, pantalons larges, gilet à la *quaker*, sans manches, c'est plutôt une veste ; un col blanc pendant en bavette sur la poitrine, les cheveux rasés courts, mais longs par derrière, ce qui donne aux jeunes gens, et aux enfants, une tournure assez ridicule. À l'autre extrémité de la chambre, étaient assis un nombre à peu près égal de femmes, vieilles, de moyen âge, jeunes, et même des petites filles. Il y a un espace assez considérable entre la rangée des hommes et celle des femmes. Les sœurs sont habillées en blanc ; leurs coiffes sont d'une belle mousseline, faites avec beaucoup de simplicité, serrant la tête ; la partie qui porte sur les tempes, bordée d'un double rang de coatures. Une mousseline leur couvre la gorge et est attachée pardevant, à peu près, comme un col blanc ; un petit mouchoir blanc leur couvre les épaules, et la robe, sans être extrêmement large, l'est néanmoins assez

pour empêcher que l'on ne puisse distinguer leurs formes. Elles ont chacun un mouchoir blanc ployé sur le bras. J'ai omis de dire que les hommes ont aussi chacun un mouchoir sur le bras. L'on est fortement tenté de rire en apercevant ces hommes et ces femmes éloignés les uns des autres, habillés d'une manière aussi grotesque, et assez sérieux eux-mêmes pour ne pas rire. Peu de temps après, une bande d'hommes et ensuite une bande de femmes, tous habillés de la même manière que ceux déjà rendus, sont entrés ; j'ai su qu'ils appartenaient à un petit village faisant partie du même établissement, mais tant soit peu éloigné du village principal. Ils sont tous demeurés quelque temps en silence. Tout à coup, un vieillard, (1) l'un des six *elders* ou anciens se lève, toute la compagnie en fait autant, l'on se place et tient debout comme suit :

[L'exécution typographique de ces postures est impossible.]

Il y a six rangées de 16, ce qui fait 96 hommes et 96 femmes, en tout 192 qui étaient en place. Le vieillard se met à parler de l'esprit de Dieu qui se manifeste aux hommes et qui a ses vues particulières. Cet homme est fort peu éloquent. On se met alors à chanter, on lève les mains au ciel, on les baisse, on les joint, on se frappe dans les mains, on lève les yeux au ciel, (j'ai vu un des hommes qui m'avait l'air de les lever complaisamment sur une des sœurs qui étaient vis-à-vis de lui). Ils avaient le visage tourné les uns vers les autres, c'est à dire, les hommes tournaient le visage vers la rangée des femmes, et *vice versa*. Leur chant était vraiment ridicule, ressemblant assez à un chant sauvage aussi confus qu'on peut l'imaginer. Après cette cérémonie burlesque qui dura assez de temps pour mettre à la torture, ceux des spectateurs qui ont envie de rire, tout à coup, se lève un vieillard qui a vraiment un air vénérable ; il s'avance, et parle aux spectateurs à peu près en ces termes : "Ye have come, strangers, among us, to witness our mode of worshipping God. We are here assembled to worship, in the manner we think the most worthy of him, that God who sends his spirit to those who walk in his ways. If ye should see things which are beyond your comprehension, ye must attribute it to your ignorance of the ways of God who sends his spirit to those who best worship him. It is expected from ye all, that ye shall conduct yourselves as ye should in the house of God. There must be no talking, no whispering, no spitting and no pointing; ye must not stand on the benches, if ye should be tired, ye may stand upon the floor, but not on the benches." Alors il retourna à sa place et, après avoir fait une courte exhortation qui n'avait rien de remar-

(1) Quatre anciens, deux hommes et deux femmes, composent le *MINISTRY* qui est supérieur en autorité. Il y a six *ELDERS* ou anciens qui surveillent les ouvrages, etc. ; il y a, en outre, un *TRUSTEE* par chaque maison ou famille ; ce *TRUSTEE* remplit aussi le devoir de trésorier.

quable, il fit entendre un cri et entonna un air; tous firent chorus, en dansant dans l'ordre suivant :

..... ..

(A CONTINUER.)



MONTREAL, 18 OCTOBRE, 1845.

Histoire de la Semaine.

Après quelques jours d'une chaleur inconvenue au mois d'octobre, surtout accompagnée de pluie, grâce à Dieu, le tems a consenti à prendre sa physionomie d'automne et son caractère accoutumé. Le soleil nous est paru aussi brillant qu'autrefois et nous a fait jouir de quelques uns de ces beaux jours de la saison, qui sont certainement pleins d'autant de charmes que ceux du printemps et de l'été. La nature en se dépouillant de sa riche parure de fleurs et de verdure, en changeant ses vives et joyeuses couleurs, pour d'autres plus pâles et moins gaies, en laissant arracher et tourbillonner au vent ses feuilles, aujourd'hui flétries et jaunissantes, ne perd pas entièrement ses charmes et ses grâces. Elle se revêt d'une majestueuse mélancolie, elle est calme, triste et noble comme la vieillesse de l'homme juste; comme les autres parties de l'année, l'automne a ses agréments et ses avantages. C'est le tems où le cultivateur, après tant de peines, de labeur et d'inquiétude, réalise en bonne monnaie courante, ses espérances les plus précieuses; le tems où le commerce reprend son activité perdue dans la chaude et morte saison, le tems des fruits et le tems du sport.

Montréal est célèbre entre toutes les villes, pour les fruits de ses environs; le côté de la montagne qui regarde l'orient surtout était jadis couvert de vergers magnifiques, dont les fruits et surtout les pommes étaient supérieurs à tous ceux des autres pays. Leur variété était infinie, et il fallait être né aux pieds de la montagne pour les connaître toutes. La fameuse, la grise, la rainette, le bourassa, le roseau, le calcille, etc. font des fruits excellents, qu'on ne trouve nulle part aussi parfaits qu'ici; mais nos beaux vergers, témoins des jeux de notre enfance, s'en vont et disparaissent tous les jours, et la quantité de nos fruits diminue chaque année; la qualité d'ailleurs n'est plus la même. On reconnaît à peine nos pommes; elles s'abâtardissent par le mélange des espèces. Les progrès de notre ville se dirigent plus vers l'ouest du côté de la montagne; les beaux domaines complantés d'arbres fruitiers n'ont pas été respectés dans ces derniers temps, par la fureur de bâtir. Un verger, aux yeux du propriétaire, n'est plus un verger—

c'est des lois pour bâtir. Parcourez les environs de la montagne, et vous voyez partout un écriteau portant les mots ci dessus en grosses lettres. Les familles les plus respectables, les plus anciennes ont abandonné et abandonnent, chaque année, le patrimoine de leurs pères, tout pleins encore des souvenirs des aïcêtres, des plaisirs et des joies de la famille, aux envahissemens du progrès. Belle affaire, de garder un verger, tout entier de douze arpents, couché aux pieds de la montagne, qui commande une vue splendide de la ville, du fleuve et des campagnes à perte de vue, où votre père, votre grand-père, ont reçu le jour, comme vous-même, où ils ont vécu, heureux, calmes et satisfaits, où ils sont morts; ces allées, ces gazons encore empreints des traces de leurs passages, ces grands arbres à l'ombre desquels ils se reposaient dans leur vieillesse, et la modeste et antique demeure, et l'humble mai-on dont chaque coin porte un souvenir d'autrefois. Un souvenir de votre mère, de vos sœurs, douces compagnes du jeune âge, que l'on perd si souvent en avançant dans la vie; toutes ces choses intimes du cœur, ces biens, qui, selon nous, surpassent tous les autres biens, on les abandonne pour un peu d'or; d'ailleurs, avec les progrès, le luxe s'introduit dans les familles; l'existence paisible et retirée des pères ne convient plus aux enfans; il faut du faste, de l'ostentation; on ne se contenterait plus de la vieille maison paternelle; les enfans se divertent, et le bien patrimonial de même. *Ca fait des lois pour bâtir.*

Quel est celui qui est né à Montréal ou près de Montréal qui n'a pas assisté maintes fois en sa vie à quelque belle fête champêtre donnée pendant la cueillette des pommes. L'air est froid et piquant, et pour demeurer dehors la plus grande partie du jour vous endossez un chaud habit; les bonnes mamans et les jeunes filles s'enveloppent dans des pelisses ouatées ou des châles amples et confortables; dans une toilette simple et négligée, champêtre et sans atours, vous admirez cent fois plus les grâces et l'élégance de la femme. C'est comme le diamant qui brille autant seul qu'entouré de clinquant; s'il est de belle eau. Vous arrivez au verger; vous vous dirigez vers quelque gros arbre, fameux parmi tous ceux qui l'entourent par la quantité de fruits qu'il porte chaque année. (il en est qui rapportent jusqu'à 15 à 20 quarts de pommes;) Courbé comme un vieillard qu'il est, il étend au loin ses branches appesanties par l'abondance et appuyées sur des échelles; les quarts et les paniers jonchent le gazon, les échelles sont dressées, les fruits vous attendent; vite à l'ouvrage! car, vous vous rappelez, pour avoir vraiment du plaisir, il fallait travailler; il fallait, jeune fille, monter un peu dans l'arbre, pour avoir le divertissement de laisser tomber une grosse pomme sur la tête d'un bon ami, et puis de paraître bien occupée comme si c'était un pur hasard, et de rire sous cape; il fallait travailler pour remplir son quart, avant les autres, être bien fatigué et venir ensuite se reposer sur le ga-

zon au pied de l'arbre et narguer les retardataires. Le grand air et l'exercice vous donnaient des couleurs et de la santé, la joie la plus vive, la gaieté la plus folle, l'entrain le plus divertissant vous accompagnaient toujours à la cueillette des pommes; l'ouvrage n'avancait qu'au milieu de force jeux de mots, de quolibets et de plaisanteries, (le calembourg n'était pas connu dans ce tems-là heureusement.) On apportait le plus grand soin à cueiller les fruits; on se rappelle même quelques vergers où on cueillait les pommes avec des gants, pour qu'elles ne portassent pas l'empreinte des ongles qui pouvait les faire gâter. Il y avait le premier choix, la pomme par excellence, à la peau pure et sans tache, douce et soyeuse, il y avait le second choix et le troisième. Avant d'être mis dans le quart, les fruits étaient examinés soigneusement. Avec des précautions pareilles le fruit était beau et se conservait longtems.

A midi sonnant, on disait l'Angelus, et on se mettait à table, (le dîner de cinq à six heures p. m. n'était pas connu autrefois). La table, c'était le gazon, des mets simples, beaucoup d'appétit, un peu de vin, et des visages rians, voilà le dîner que l'on faisait; après, on causait, on chantait, on dansait sur l'herbe, puis l'on se remettait à l'ouvrage. Quand le soleil se couchait, quo l'air devenait plus piquant et même froid, on se préparait à rentrer, en descendant on regardait au ciel le bel effet que les rayons dorés faisaient sur les nubes amoncelés, les teintes chaudes et pourprés du crépuscule, ou les clochers luisants et les toits en feu de la ville, et puis l'on rentrait, armes et bagages; à la maison, la fête continuait; la soupe était fin, le feu à la cheminée réjouissait le cœur et les membres frissonnant; on terminait enfin la journée et la soirée par une contredanse générale où chacun avait l'avantage de danser tout à son aise et aussi longtems qu'il le désirait.

Tels étaient les agréments et les divertissemens simples de l'automne, autrefois. Aujourd'hui on ne cueille plus les pommes en famille, on s'amuse bien autrement que cela. On est pincé, cordé, ficelé, tiré à quatre épingles, et on se pavane dans les rues. On s'amuse à prendre de grands airs, des manières aussi roides que ridicules, un ton plein de prétention; on bannit la franche gaieté, le laisser-aller d'autrefois, sous le prétexte de polir nos mœurs. Avouons-le, n'est-ce pas ainsi?

Nous voici au milieu d'octobre, et nous n'avons rien d'organisé pour passer les longues soirées d'hiver. Vous rencontrez des Dames qui vous disent: on ne vous voit plus, venez donc passer la soirée, sans cérémonie, quand vous voudrez; ne trouvera-t-on pas moyen de s'amuser? Les jeunes gens d'aujourd'hui sont vraiment singuliers, etc. Nous admettons cette dernière réflexion comme très juste; les jeunes gens sont vraiment étranges, mais vous avouerez que cette manière d'inviter les gens est un peu trop vague et générale; venez, quand vous voudrez, veut quelquefois dire: ne venez pas du

tout ; et, d'ailleurs, dans une ville, ces sortes d'invitations peuvent placer quelque peu dans l'embarras. Nous vous dirons cela une autre fois ; nous nous contenterons cette fois de remarquer que, si vous désirez avoir quelqu'un chez vous, dites lui tout simplement : j'ai quelques amis à la maison, *ce soir*, venez nous joindre ; alors nous en sommes, voilà quelque chose de déterminé, de certain. Vous rencontrez un petit cercle et il est rare qu'on ne s'amuse pas bien ainsi, sans cérémonie. Nous désirons d'autant plus que nos Dames Canadiennes ouvrent leurs salons le prochain hiver, que leur société ne peut être remplacée. Nous avons bien la Société des Amis, l'Institut Canadien, le Cercle Social, où l'on dépense utilement et agréablement son temps, mais il nous faut quelquefois la société des Dames. Si dans nos petites sociétés savantes on cultive les sciences et les arts, chez les Dames on apprend une science aussi utile et aussi nécessaire que toutes les autres, c'est l'art, la science du savoir-vivre. On la trouve consignée dans les livres, mais elle ne s'apprend pas dans les livres. Une femme à qui vous voulez plaire l'enseignera mille fois mieux que tous les auteurs connus et inconnus.

Nous appelons encore l'attention des capitalistes sur la vente des lots, rue St. Denis, qui doit avoir lieu le 21 du courant. La situation est si avantageuse qu'ils ne doivent pas manquer une occasion semblable.

Naissance.

En cette ville, le 14, la dame de J. L. Beaudry, écuyer, marchand, a mis au monde une fille.

En cette ville, le 13, la dame de M. Joseph Le Blanc, marchand, a mis au monde une fille.

Au Sault au Récollet, le 13, la dame de F. X. Racicot, écuyer, notaire, a mis au monde un fils.

Mariages.

Au Sault au Récollet, le 13, par Messire Vinet, F. T. Langovin, écuyer, notaire, de St. Isidore, à Delle, Pamela, fille aînée de F. X. Racicot, écuyer, notaire, du Sault au Récollet.

En cette ville, le 11, par le révé. M. Anderson, le lieutenant James Freeth, des ingénieurs royaux, à Delle, Louisa, fille aînée du capitaine J. D. Armstrong de Sorol.

Morts.

A St. François du Lac, le 12 du courant, après une courte maladie, Delle, Catherine Virginie, fille aînée de Wm. Pitt, écuyer, notaire, âgée de 17 ans.

A St. Hyacinthe, le 11, Elizabeth-Anne, enfant de M. Wm. Honey, âgée de 6 ans.

A Garmouth, Haut-Canada, le 24, Mme. Elizabeth Page, âgée de 70 ans.

A Cornwall, le 2, M. Alex. Dallas, âgé de 80 ans.

A New-Haven, le 29, Dame Mary Dwight, veuve de feu le président Timothy Dwight, âgée de 91 ans.

PETITES AFFICHES.

Courses à Pieds.

DES BOURSES contenant les sommes suivantes seront données à ceux qui gagneront les COURSES suivantes, au PAVILLON ST. PIERRE, à Montréal, MERCREDI, le 22 octobre 1845 :

Cinquante Louis à celui qui fera en moins de temps une Course de trois milles. Cette Course aura lieu à DEUX heures, P. M.

Trente Louis à celui qui, dans une Course de haie de 250 verges, sautera par dessus huit Barrières de quatre pieds de haut.

Cent Louis à celui qui gagnera dix milles. Les entrées à ces Courses se font au RIALTO, rue Notre-Dame, Montréal, trois jours avant la Course, à £1 chaque.

L'entrée des spectateurs au Grand Stand, 2s. 6d. ; au second, 1s. 3d. ; dans l'Enclos, 5s. 16 oct.

PAR CUVILLIER ET FILS.

A vendre

PAR ENCAN, aux plus hauts enchérisseurs, MARDI le 21 d'octobre courant, SEPT EMPLACEMENTS, situés sur la grande rue St-Denis, maintenant très bien améliorés ; ces emplacements ont une grande profondeur, (140 pieds anglais y compris un passage de 16 pieds laissé par derrière) ; deux de ces lots sont des coins de rue. La situation est des plus agréables pour des résidences, sur une des plus larges et plus belles rues de la cité ; du même côté que Cornwall Terrace (maison de M. Jackson). Il ne se vend que bien rarement des lots sur cette rue.

— DE PLUS, —

Un LOT sur la rue Sanguinet de 110 pieds de profondeur. L'acquéreur n'aura pas de lods et ventes à payer, la commutation ayant été faite. Pour voir le plan et connaître les conditions, s'adresser au soussigné, rue St-Vincent, No. 16.

L.-A. HUGUET LATOUR.

La vente à MIDI sur les lieux.

CUVILLIER ET FILS.

2 octobre.

A VENDRE.

AU BUREAU DU REDACTEUR, la 1ère Livraison de LA REVUE DE LEGISLATION et de JURISPRUDENCE.—Prix : Un écu.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS LA 1ÈRE LIVRAISON.

Précis historique des divers systèmes de Judicature établis en Canada depuis les premières années de la Colonisation.

Law Reports.

The Bench and the Bar.

L'aveu judiciaire est-il divisible ?

Des contrats de mariage des commerçants dans le Bas-Canada.

Collection de décisions des divers Tribunaux du Bas-Canada.

COURT OF APPEALS.

Ferrie, Appt. and House of Industry, Respds.

BANC DE LA REINE.

Beaudry et autre vs. Barreille.

Webster vs. Footner.

Ex parte J. Cantin, et Dion et al. Oppts.

McGibbon vs. St. Louis dit Lalampe.

Beaudry vs. Smart et al.

Macfarlane vs. Lanctot et Brault, syndic, Oppt.

Asselin vs. Belleau.

Ex parte Courtenay.

Smith vs. Irvine.

Tremblay vs. Bouchard et Simon, Oppts.

Questions de pratique

Académie Commerciale.

LUNDI, 8 Septembre, Mr. SHARING de Londres, L'ouvrier à NOTRE-DAME DE BON SECOURS à gauche de l'Eglise, une Ecole principalement destinée à la jeunesse désireuse d'étudier pour le commerce.

— Les Classes auront lieu tous les jours, (dimanches et fêtes exceptés) le matin de 9 à 10½ heures, et le soir de 2 à 4½. On y enseignera surtout l'Anglais, la Géographie et l'Histoire, le calcul et la tenue des livres, le dessin linéaire et autres connaissances désirées par les élèves et possédées par le maître.

On n'y recevra aucun élève qui n'ait fait sa 1re. communion.

Prix 10 chelins par mois

Au 1^{er} Octobre Mr. S. commencera en faveur des jeunes gens déjà dans les affaires un cours accommodé à leurs désirs qui aura lieu dans le même emplacement de 7 à 9 heures du soir, les Lundi, Mercredi et Vendredi.

Mr. S. fera tous ses efforts pour répondre à la haute confiance des MM. du Séminaire et des autres intéressés.

Revue de législation et de jurisprudence.

Le soussigné donne avis aux souscripteurs et collaborateurs à la *Revue de législation et de jurisprudence*, que MM. LEBLANC ET ANGERS, avocats, sont les Rédacteurs-Correspondants de la *Revue*, à Québec, et qu'ils recevront et nous feront parvenir à Montréal, tous manuscrits destinés à la publication.

L. O. LETOURNEUX.

Montréal, 19 septembre 1845.

O BEAUCHEMIN,

RELIEUR,

25, Rue St. Gabriel, près du Canada Hôtel.

Bureaux à louer.

UN appartement consistant en trois chambres spacieuses dans la maison vis-à-vis l'Hôtel du Canada.

S'adresser à

LOUIS O. LETOURNEUX.

Montréal, 4 oct. 1845.

BUREAU D'AGENCE.

Le Soussigné informe respectueusement ses amis et le public qu'il est prêt à se charger, à son bureau No. 31, rue St. Gabriel, de toutes les affaires, que voudront bien lui confier les personnes qui ne peuvent les gérer elles-mêmes, pour cause d'absence, de maladie, ou autre. Il agira comme Syndic dans les faillites, comme arbitre, &c. &c.

27 sept.

P. L. LE TOURNEUX.

ÉCOLE COMMERCIALE,

A 10s. PAR MOIS.

À dater du 7 du courant, TOUS LES SOIRS, excepté les dimanches et fêtes, de 5½ heures à 8½ heures, dans la Classe No. 3, de la Grande Ecole des Frères ; (entrée : Rue Vitré, No. 1.) avec l'autorisation du Séminaire, je donnerai à la jeunesse Canadienne française, un COURS d'Anglais, de Calcul Usuel, de Tenue des Livres, etc., etc., proportionné à la force et aux désirs des élèves et des parents, chez lesquels je pourrai donner aussi des leçons particulières de plusieurs langues et autres branches d'instruction.

H. L. SHARING,
de Londres.

3 juillet.

DR. D'ORSONNENS.

SECONDE porte à gauche sur la rue St. Louis, a son enseigne avec la rue Sanguinet.

CHARLES DE BOUCHERVILLE,

Docteur en Médecine,

RUE SANGUINET, No. 25

FAUBOURG ST. LAURENT.

L. BOYER,

DOCTEUR EN MEDECINE,

34 Rue St. Denis.

CHS. J. COURSOL,

Avocat,

Coin des Rues Ste. Vincent et Ste. Thérèse.

LE DOCTEUR VALLÉE,

No. 2.

Grande Rue St. Jacques.

VIS-A-VIS LA BANQUE DE MONTREAL

A VENDRE

A CE BUREAU,

Le premier volume de la

REVUE CANADIENNE.

Élegamment relié,

Prix 15 chelins.

M. Tardiff est chargé de l'agence de la Revue de Législation et de Jurisprudence et de la Revue Canadienne, à Québec.

LA REVUE CANADIENNE paraît le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

On s'abonne à la *Revue Canadienne*, au bureau du journal, no. 7 rue St-Nicolas, ou aux bureaux du Rédacteur-en-chef, no. 31 rue St-Gabriel, vis-à-vis l'Hôtel du Canada, de Mme. St-Julien; et chez MM. Fabre et Cie., et C. P. Loprohon. Libraires de cette ville.

Un an 20 chelins.

Six mois 10

Trois mois 5

LOUIS O. LE TOURNEUX,

Rédacteur en chef et Propriétaire.

MONTREAL.

IMPRINE PAR LOVELL ET GIBSON.